

A. 103

N° 1—3. I—II. JANVIER—MARS

1927

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGIE,
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1927

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGIE,
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

ANNÉE 1927



CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITE
1928

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE SCIENCES ET DE PHILOSOPHIE
TOME 103 PARTIE 1

ANNÉE 1953



12.103

WYDZIAŁ HISTORII
INSTYTUT HISTORII
UL. ŚW. KRZYŻA 17
00-613 WARSZAWA

Table des matières.

N° 1—3.	Page
Comptes-rendus de l'Académie pour janvier-mars 1927	1
Bibliographie pour janvier-mars 1927	45
Résumés	3
1. Bobkowska Wanda : Neue Strömungen (Pestalozzismus und Lan- kastrismus) im polnischen Volksschulwesen am Anfang des XIX. Jahrhunderts	3
2. Buczowski Kazimierz : 1-o) Sur les sgraffites en Pologne. 2-o) Sur une console décorée de trois lions à l'église Saint Jean à Gniezno	8
3. Fijalek Jan (abbé): Les origines de la censure des livres et im- primés dans l'Église catholique-romaine en général et en Po- logne en particulier	9
4. Furmankiewiczówna K. : La tour romane de Mogilno	14
5. Jachimecki Zdzisław : La partie musicale du cantique »Boguro- dzica«	15
6. Jaroslawska Marja : Die dekorativen Sculpturen der Kathed- rale in Breslau	18
7. Kruszyński Tadeusz (abbé): Das Ornat un die Dalmatiken aus Żywiec und ihre holländische Herkunft	19
8. Lepszy Leonard : André Mackensen, orfèvre de rois de Pologne et l'argenterie dite »du trésorier«, de la famille Krasinski	21
9. Niwiński M. : La fondation de l'abbaye de Wąchock et l'histoire de sa dotation jusqu'à la fin du moyen âge	22
10. Pagaczewski Julian : Recherches sur l'iconographie de Saint Sta- nislav Kostka	27
11. Semkowicz Władysław : Crocifisso romanico a Sirolo in Italia	28
12. Semkowicz Wl. : Romanische Denkmäler auf dem Zobtenberg	30
13. Semkowicz Wl. : Encore sur la petite église de Saint Félix et de Saint Adaucte au Wawel	32
14. Sinko Thad. : De Archyta Horatiano eiusque comitibus mortuis	33
15. Skimina St. : Do Ioannis Chrysostomi rhythmico oratorio	33
16. Szydłowski Tadeusz : La rotonde sous le vocable de Saint Jean Baptiste à Grzegorzewice	36

	Page
17. Szydłowski Tadeusz : De l'architecture des moines cisterciens en Pologne, vers la fin du XII-e et durant la première moitié du XIII-e siècle	37
18. Szydłowski Tadeusz : Les parties d'une église romane, découvertes à Jędrzejów	40
19. Vogelówna D. : Der Erkenntniswert der Kunst bei Hegel u. dessen Modification vom polnischen Denker József Kremer	41
N° 4—6.	
Comptes-rendus de l'Académie pour avril-juin 1927	49
Compte-rendu de la séance publique d'Académie du 11 juin 1927 à Cracovie	51
Bibliographie pour avril-juin 1927	174
Résumés	55
20. Antoniewicz Wł. : Les agrafes en métal portées par les montagnards des Carpathes Occidentales	55
21. Chomicz Paulin : La loi de création de Hoene-Wroński comme base de la réforme du savoir humain	59
22. Górski Konrad : Gregorius Paulus. Étude d'histoire de la littérature antitrintaire en Pologne au XVI ^e siècle	63
23. Gumowski M. : Pribislav Fürst von Brandenburg	70
24. Gwiadomorski Jan : Die Schuldübernahme	72
25. Kot St. : Le séjour de Jean Kochanowski à Königsberg et ses rapports avec les études du poète à l'étranger	87
26. Mańkowski Tadeusz : August Moszyński, ein polnischer Architekt des XVIII Jahrhunderts	89
27. Michalski Konstantyn : La physique nouvelle et les différents courants philosophiques au XIV ^e siècle	93
28. Sawicka Stanisława : Das in den Sammlungen des Bayrischen Nationalmuseums befindliche polnische illuminierte Gebetbuch aus dem XVI Jh.	169
29. Schnayder Jerzy : Quibus conviciis alienigenae Romanos carpserint	169
30. Ziłyński I. : Phonetische Beschreibung der kleinrussischen (ukrainischen) Sprache	170
N° 7—10.	
Comptes-rendus de l'Académie pour juillet-décembre 1927	177
La séance solennelle de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres	179
Bibliographie pour juillet—décembre 1927	263
Résumés	180
31. Bosowski Fr. : De actione ad exhibendum	180
32. Czernobajew W. : Contributions à la connaissance des sources et des origines de l'«Iridion» de Sigismond Krasinski	192
33. Jarecki K. : Quels sont les trois évêques qu'Éthérie désigne sous le nom de confesseurs dans son «Pèlerinage aux Lieux saints»	199
34. Kallenbach J. : Note sur le manuscrit autographe de la «Balladyna»	202
35. Kumaniecki K. F. : De satyro peripatetico	204
36. Liebeskind M. : L'oeuvre musical de Mieczysław Karłowicz	206
37. Michalski K. (abbé): Le problème de la volonté au XIV ^e s.	208

	Page
38. Molé V. : Les origines du style monumental dans la peinture byzantine ancienne	208
39. Morelowski M. : Sur des tapisseries jusqu'ici inconnues, tissées pour la Pologne au XVI ^e , XVII ^e et XVIII ^e s.	211
40. Noyes R. G. : Słowacki and Silvio Pellico	214
41. Pollak R. : Considerazioni sulla parafrasi polacca del Cortegiano di Castiglione	216
42. Sinko T. : Problèmes relatifs à Sep	217
43. Szydłowski T. : Les églises du XII ^e et XIII ^e s. en briques ou en pierre de taille, dans les campagnes de la région de Cracovie et de Sandomierz	219
44. Szydłowski T. : L'église des PP. Franciscains à Nowy Korczyn	222
45. Tomaszewski Adam : Die grosspolnische Mundart von Łopienno und Umgegend	224
46. Vetulani Adam : Das Lehnsverhältnis des Herzogtums Preußen zu Polen. I Teil: vom Krakauer Vertrag bis zum Tode Albrechts des ersten Herzogs von Preußen (1525—1568)	229
47. Wieniewski I. : Sur la prédiction des événements futurs dans Homère	255
48. Compte-rendu de la Commission pour la publication d'un Atlas historique de la Pologne	258

**BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES
ET DES LETTRES.**

I. CLASSE DE PHILOLOGIE
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 1—3. Janvier—Mars. 1927.

SÉANCES.

I. Classe de philologie.

- 10 janvier. WĘDKIEWICZ R.: Les rois Jean Albert et Jean Sobieski dans les légendes et dans la littérature roumaines.
JACHIMECKI Z.: La partie musicale du cantique »Bogurodzica«.
- 14 février. FIJAŁEK J. (abbé): Les origines de la censure des livres et des imprimés dans l'Église catholique-romaine en général et en Pologne en particulier.
BOBKOWSKA W.: Les courants d'idées nouveaux (le pestalozzisme et le lancastrisme) dans l'enseignement primaire en Pologne au commencement du XIX^e siècle.
SKIMINA S.: De Joannis Chrisostomi rhythmo oratorio.
- 9 mars. SINKO T.: De Archyta Horatiano eiusque comitibus mortuis.

Séances de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

- 13 et 20 janvier. LEPSZY L.: André Mackensen, orfèvre des rois de Pologne et l'argenterie dite »du trésorier« de la famille Kra-siński.
SEMROWICZ W.: 1) Les vestiges d'architecture romane sur le Mont Sobótka. 2) Le crucifix de Sirolo en Italie. 3) Encore sur la petite église de Saint Félix et de Saint Adacte au Wawel.
PAGACZEWSKI J.: Recherches sur l'iconographie de Saint Stanislas Kostka.
BUCZKOWSKI K.: 1) Sur les sgraffites en Pologne. 2) Sur une console décorée de trois lions à l'Église Saint Jean à Gniezno.
- 3 février. SZYDŁOWSKI T.: 1) De l'architecture des moines cisterciens en Pologne vers la fin du XII^e et durant la première

moitié du XII^e siècle. 2) Les parties d'une église romane découvertes à Jędrzejów.

3 mars. FURMANKIEWICZÓWNA K. 1) Le monument funéraire de Pierre Włostowicz et de sa femme Marie. 2) La tour romane à Mogilno.

KRUSZYŃSKI T. (abbé): La chasuble et la dalmatique de Żywiec et leur provenance hollandaise.

JAROSŁAWIECKA M.: Les sculptures décoratives de la cathédrale de Breslau.

31 mars. SZYDŁOWSKI T.: La rotonde sous le vocable de Saint Jean Baptiste à Grzegorzewice.

II. Classe d'histoire et de philosophie

17 janvier. SIEMIŃSKI J.: La question paysanne et la confédération de Varsovie en 1573.

21 février. NIWIŃSKI M.: La fondation de l'abbaye cistercienne à Wałchock et l'histoire de sa dotation jusqu'à la fin du moyen âge.

Séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de la philosophie en Pologne.

8 janvier. VOGELÓWNA D.: Le rôle de l'art dans la connaissance d'après Hegel et les modifications qu'il subit chez J. Kremer.

Séance de la Commission pour l'étude de l'anthropologie et de la pré-histoire.

5 février. KOSTRZEWSKI J.: Les différents types d'habitations dans la Pologne préhistorique.

Résumés.

1. BOBKOWSKA WANDA: **Nowe prądy (pestalocyzm i lankastryzm) w polskim szkolnictwie ludowym na początku XIX wieku. (*Neue Strömungen (Pestalozzismus und Lankastrismus) im polnischen Volksschulwesen am Anfang des XIX. Jahrhunderts.*)**
Présenté dans la séance du 14 février 1927.

Die Nationaledukationskommission hatte ihre gründliche Schulreform bei den Hoch- und Mittelschulen begonnen. Im Streben nach einer allgemeinen Volksbildung hatte sie zwei Lehrerseminarien gegründet, eine Fibel mit Normalwörtermethode und ein pädagogisches Handbuch für Lehrer veröffentlicht, aber im Gang der politischen Ereignisse war es ihr nicht gegönnt, ihre leitenden Ideen im Sinne physiokratischer Ideale zu verwirklichen. Fremde Mächte sollten nach dem Jahre 1795 das begonnene Werk vollenden.

Im österreichischen Teilgebiet wurde das Landschulwesen vollkommen vernachlässigt.

In den von Rußland übernommenen Provinzen beginnt mit der Thronbesteigung Alexanders I. ein reges Wirken, um durch gute Schulen die Nation vor der Russifizierung zu schützen. Fürst Czartoryski wird Kurator der Wilnaer Universität, der obersten Schulbehörde der ganzen Provinz. Czacki u. Kollataj entwerfen einen Volksschulplan, der als weitere Entfaltung des 1783 veröffentlichten allgemeinen Schulgesetzes betrachtet werden kann. Er legt neben Lesen, Schreiben und Rechnen besonderes Gewicht auf Entfaltung jener Fertigkeiten, die der Berufsarbeit des Landmannes und Handwerkers förderlich erscheinen. Die Lehrerbildung nimmt in dem für Krzemieniec ausgefertigten Seminarplan einen hohen Flug, indem sie sich an die dortigen akademischen Kurse anschließt. Die Forderung der Geistlichkeit,

die Volksschule und den Lehrerstand in Abhängigkeit von der geistlichen Behörde zu erhalten und der Schule dadurch ein konfessionelles Gepräge zu verleihen, sowie die Einführung der russischen Sprache in die Volksschule, lehnen Czacki u Kollataj entschieden ab.

Die preußische Regierung, der ein beträchtlicher Teil des polnischen Schulfonds zugefallen war, bestimmte der Volksschule in dem erworbenen Ländergebiete eine schwierige Aufgabe: die Germanisierung einer ganzen Nation. In der Auswahl der Germanisierungsmethoden lassen sich zwei Richtlinien unterscheiden: eine rücksichtslos national (Minister von Neuostpreußen v. Schrötter und Minister v. Massow), die andere mehr den kulturellen als den nationalen Charakter der Schule betonende, auf religiösem Gebiete fortschrittlich-aufklärend wirkende, die aber das Wohl des Staates stets scharf im Auge behielt (Minister von Südpreußen v. Voss, Geheimrat v. Klewitz Domänenrat Fischer.).

Den konfessionellen Unterschied zwischen beiden Nationen sollte eine Simultanschule ausgleichen. Damit aber die Volksschule ihrer Aufgabe gerecht werde, sollte sie nach besten Mustern eingerichtet sein. Im Wettkampfe, der sich mit der Thronbesteigung Alexanders zwischen Preußen und Rußland um die Sympathien des polnischen Volkes entsponnen hatte, griffen die preußischen Schulbehörden sogar zu ausländischen Mustern und schickten im Sommer des Jahres 1803 den Schulmann Josef Jeziorowski zu Pestalozzi nach Burgdorf mit der Weisung, die neuen Methoden und ihre Anwendbarkeit für das polnische Schulwesen zu prüfen. Der ausführliche Bericht, den Jeziorowski nach mehrwöchentlichem Aufenthalte im Burgdorf und einer Rundreise durch Deutschland der Regierung vorlegte, gab Anlaß zu längeren Erwägungen über die Anwendbarkeit der Pestalozzischen und Olivierschen Methode, an denen sich der König selbst, Voss, Massow, Klewitz endlich Niemayer, Delbrück und Steinbart beteiligten. Man kam zu dem Schluß, daß die neuen Methoden den deutschen Schulen nicht aufgedrängt, wohl aber in den drei zu gründenden polnischen Seminarien, hiemit auch in polnischen Volksschulen eingeführt werden sollten. So kam es, daß die polnische Schule in der Einführung Pestalozzischer Art der deutschen den Vorrang abgewann, denn schon im Herbst 1804 wurde ein

Seminar in Posen unter Jeziorowskis Leitung gegründet, dessen Musterschule man die Pestalozzischen Methoden zu Grunde legte.

In einem Schreiben an Friedrich Wilhelm charakterisierte Jeziorowski mit viel Scharfsinn den Kampf, der sich um die Schriften und das Wirken Pestalozzis entsponnen hatte, und fügte ein ausführliches Gutachten, den Gebrauch der Elementarbücher Pestalozzis betreffend, bei.

Im Jahre 1806 wurde ein zweites Seminar in Łowicz nach Jeziorowskis Plan angelegt und es wurde die Leitung dem schlesischen Pädagogen Burgund übertragen. Den Schulen von Neustpreußen legte man den Lehrplan und die Elementarbücher Rochows zu Grunde.

Die Kriegsergebnisse des Jahres 1806 hatten die Entstehung des Fürstentums Warschau u. hiemit die Gründung der polnischen Edukationskammer zur Folge. Bewährte Patrioten wie Stanisław Potocki, Staszic u. a. übernahmen die Leitung des Schulwesens und bewirkten, daß der Schulbetrieb trotz Kriegsgetümmel nicht ins Stocken geriet. Die Berichte der beiden Seminarrektoren über die neuen Lehr- und Erziehungsmethoden, die Organisationsentwürfe Jeziorowskis für Volks-Gewerbe- und Sonntagsschulen, für Schulschutz und Lehrerbildung, boten der Edukationskammer ein ausgezeichnetes Material für das 1809 erlassene Volksschulgesetz, sowie für die Fibel und das methodische Handbuch von Konstantin Wolski, das im Verlag der Edukationskammer erschien und die Methoden von Pestalozzi u. Olivier in vollstem Maße berücksichtigt. Chojnackis »Pädagogische und methodische Elementargrundsätze« und eine Reihe Artikel in den Warschauer und Wilnaer Zeitschriften machten den Lehrerstand und das lesende Publikum mit den neuen Richtungen auf pädagogischem Gebiete bekannt. In Wilno suchte Anton Marcinowski sie den Schulen durch Übertragung der Elementarbücher Pestalozzis ins Polnische zugänglich zu machen, und durch die Übersetzung von Chavannes: *Exposé de la méthode élémentaire de H. Pestalozzi* dem polnischen Lehrer ein genaues Bild der Wirksamkeit Pestalozzis und Fellenbergs zu verschaffen. Der Kampf um das Neue in der Volksbildung wurde der Edukationskammer nicht leicht. Im Kampfe mit der konservativen Partei, die eine Stütze im Landesfürsten Friedrich August von Sachsen fand, mußte sie die beiden Vorkämpfer, Burgund und Jeziorowski fallen lassen, jedoch hielt sie;

an den Ideen fest, die sie vertreten hatten, bis ihr in den Jahren 1812—1815 die Zügel aus der Hand gerissen wurden und neue Männer, wie J. K. Szaniawski, das Schulwesen in andere Bahnen zu lenken suchten.

Das Jahr 1815 brachte eine neue Teilung Polens. Großpolen, die Wirkungsstätte Jeziorowskis, mit seinem am schärfsten ausgeprägten Pestalozzismus, fiel wieder Preußen zu. In dem eingeschrumpften Königreich Polen kam die Leitung der Schulbehörden wieder an Potocki. Die Richtlinien in der Volksbildung blieben unverändert. Man drang auf Gründung von Land- und Kommunalschulen, errichtete Sonntagsschulen für Handwerker und schuf nach dem Organisationsplan Jeziorowskis ein neues Lehrerseminar in Puławy.

Der wirtschaftliche Aufschwung des Landes durch verbesserte Landwirtschaft und Viehzucht sollte mit Hilfe eines agronomischen Instituts befördert werden. Die Idee war in Polen nicht neu, hatte aber immer auf unüberwindliche Schwierigkeiten gestoßen. Der Aufenthalt Alexanders im J. 1814 in der Schweiz und das Interesse, das er den Anstalten Pestalozzis und Fellenbergs entgegenbrachte, hatte besonders der Armenschule Fellenbergs in Hofwyl europäischen Ruhm verschafft. Auf den Vorschlag des Ministers des Inneren T. Mostowski ging die Regierung daran, in dem Kronengut Marymont bei Warschau ein agronomisches Institut mit einer Armenschule für die Landjugend nach dem Muster von Hofwyl zu gründen. Durch Vermittlung des Grafen Capo d'Istria gelang es, Alexander für den Plan zu gewinnen. Benjamin Flatt, ein Schüler Jeziorowskis, wurde mit drei anderen 1816 zu Thaer nach Möglin und zu Fellenberg nach Hofwyl gesandt. Das unter besonderer Aufsicht Mostowskis stehende Institut wurde nach oberwähnten Mustern organisiert und funktionierte mit Erfolg bis zum Aufstande im Jahre 1831.

Während seines Aufenthaltes in der Schweiz besuchte Flatt den greisen General Kościuszko, der aus seiner Zurückgezogenheit in Solothurn die beiden Anstalten besuchte und ihnen besonderes Wohlwollen entgegenbrachte, auch in Briefen und Worten den lebhaften Wunsch äußerte, daß solche Institute in Polen entstünden.

Im Jahre 1816 fand mit der Ausbreitung der Freimaurerei auch die Lankaster-Methode in die polnischen Elementarschulen

Eingang. Der Jurist Kraiński und der Lubliner Gymnasiallehrer Krzyzanowski waren ihre ersten Verfechter. Kraiński hatte nach einer Studienreise in Österreich und Frankreich einer Einladung nach Württemberg Folge geleistet und dort Lankasterschulen organisiert. Die polnische Regierung gewährte ihm ein Gehalt von 4000 zł. und betrauten ihn mit der Aufgabe, die Lehrer in die Leitideen der Methode praktisch einzuführen und in der Organisation von Lankasterschulen behilflich zu sein. Der Generalsekretär des Unterrichtsministeriums Lipiński verfaßte ein Buch, das eine genaue Beschreibung des Schulverfahrens, der Klasseneinrichtung und die entsprechende Lehrstoffverteilung der Elementarklasse brachte. Die Methode, der man in England deistischen Charakter zuschrieb und sie deshalb bekämpfte, die in Frankreich als Zeichen der Auflehnung gegen die Restauration galt, fand in Polen allgemeinen Beifall. Sie wurde hier zum Ausdruck freiheitlichen, demokratischen Ringens nach einer allgemeinen Bildung und Hebung der Nation. Im Sejm des Jahres 1818 legte Mostowski besonderes Gewicht auf ihre Einführung; die Opposition verlangte ihre Verbreitung in allen Elementarschulen und selbst Alexander und der Großfürst Konstantin befürworteten sie. Auch in Litauen brachte sie neues Leben in die Volksschulbildung. Auf das Drängen Czartoryskis, des Ministers Golicin und Korsakofs, der die gelehrten Kreise von Wilno aneiferte, nach dem Petersburger Vorbild eine Gesellschaft für die Verbreitung von Lankasterschulen zu gründen, sendet die Universität einen Lehrer nach Homel, wo ein Engländer in den Gütern des Grafen Sievers eine Lankasterschule leitet; die Freimaurerlogen entsenden Lehrer nach Petersburg, der Gymnasialdirektor Maciejowski zieht von Winnica (in Podolien) nach Warschau, um die Methode zu prüfen und sie in die Elementarschulen einzuführen. Die Logen übernehmen die ziemlich kostspielige Ausstattung der Schulräume. Schiefertafeln und Griffel werden aus England bezogen. Im Sommer 1817 kommt die erste Lankasterschule im Wohltätigkeitsvereine in Wilno in Gang und bildet für die Provinz ein Art Experimentierschule, an der auswärtige Lehrer und die akademische Jugend mit der Methode vertraut werden. In kurzer Zeit wird diese auch in Landschulen verpflanzt.

Die Begeisterung, die sie in allen, besonders aber in der Jugend erweckt, und die weniger der Methode selbst als der Aufklä-

rungsidee des Volkes gilt, erregt Bedenken bei den russischen Behörden, die unter Metternichs Einfluß in jeder demokratischen Regung Schreckgespenster für Thron und Herrscher erblicken. Seit 1819 sucht man leitende Patrioten, wie Potocki und Czartoryski, unschädlich zu machen, hebt die allgemeine Schulsteuer auf, nimmt sogar Austoß an Sprichwörtern als Lesetübungen, greift zu immer schärferen Maßregeln, bis endlich im Jahre 1823 der grauerregende Prozess Nowosilcows gegen die Wilnaer Schuljugend jedes Ringen nach Volksbildung im Keime erstickt.

-
2. BUCZKOWSKI KAZIMIERZ. 1^o) *O sgrafittach w Polsce*, 2^o) *O konsoli z przedstawieniem trzech lwów w kościele ś. Jana w Gnieźnie*. 1^o) *Sur les sgraffites en Pologne*, 2^o) *Sur une console décorée de trois lions à l'église Saint Jean à Gniezno*. Études présentées le 20 janvier 1927, dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

1) D'Italie où il faut chercher ses origines, l'art des sgraffites se répandit en Allemagne, où il eut cependant à soutenir une forte concurrence de la part de la peinture à fresque, employée à décorer les façades. Nous voyons en revanche les sgraffites en vogue en Bohême, en Silésie et dans la Petite-Pologne, où ils sont un des traits caractéristiques pour le développement de l'art dans ces régions slaves. Malheureusement, à peine un petit nombre d'échantillons de ce genre de peinture à résisté en Pologne à l'action destructrice du temps. Un sgraffite du XV^e siècle, le plus ancien de notre pays, se voit à l'église de Radłów; quant aux autres, dont la plus grande partie est en rapport avec le centre artistique qu'était Cracovie, ils remontent à la fin du XVI^e et au XVII^e siècle. Le champ d'application de ce procédé technique était d'habitude plutôt restreint chez nous. Les sgraffites décoraient parfois les chambranles des fenêtres, formaient des frises ou imitaient des bossages. On retrouve des motifs, de ce genre dans les petits châteaux forts de Dębno et de Korzkiew, sur la tour de l'hôtel de ville à Biecz, sur les tours de l'église des P. P. Bernardins et sur la coupole de l'église Saint Pierre à Cracovie, enfin dans la cure de l'église de Sainte Barbe à Częstochowa.

On voit conservées des représentations figurées sur les murs

de la tour qui s'élève à côté de l'église paroissiale à Biecz, ainsi que sur les murs de l'ancien garde-meuble (*lamus*) à Branice.

A Siewierz, Szymbark, Krupe, Szydłowiec et à Pińczów, nous trouvons également des sgraffites dont l'état de conservation laisse cependant beaucoup à désirer. Des compositions de plus grandes dimensions, exécutées à l'aide de ce procédé technique, ne sont conservées qu'au château de Krasiczyn, où elles sont l'oeuvre d'artistes italiens, ainsi que sur les murs de la maison des Hippolite à Cracovie. Sur cette dernière, nous apercevons la Vierge Marie, Saint Sigismond, Saint Stanislas avec Piotrowina, puis Saint Paul ou Saint Pierre, enfin une sainte dont on ne connaît pas le nom. La circonstance que les prénoms des membres de la famille des Hippolite auxquels appartenait la maison vers la moitié du XVII^e siècle, correspondent aux saints représentés et que les dates sont en rapport avec la personne de Sigismond Hippolite, propriétaire de l'immeuble, nous fait supposer que les sgraffites en question remontent à la période comprise entre 1650 et 1680, époque avec laquelle s'accorde également le style des ornements.

2) Les consoles à l'église Saint Jean à Gniezno offrent un des exemples les plus intéressants de la sculpture symbolique du moyen âge en Pologne. M^r l'abbé Trzeciński qui s'est occupé de l'explication du sens de ces consoles, n'a cependant pas réussi à expliquer la signification de celle, où nous voyons représenté un couple d'animaux qui regardent un autre petit animal placé plus bas entre eux. Ce n'est qu'après avoir consulté l'ouvrage de Male sur »L'art religieux du XIII^e siècle en France« que l'auteur l'a expliquée comme un symbole de la résurrection.

-
3. FIJAŁEK JAN ks. **Początki cenzury książek i pism w Kościele rzymsko-katolickim i w Polsce.** (*Les origines de la censure des livres et imprimés dans l'Eglise catholique-romaine en général et en Pologne en particulier*). Présenté dans la séance du 14 février 1927.

Après avoir indiqué le sens et la nécessité de la censure et de l'approbation des livres et imprimés, ces mesures étant au cours des luttes religieuses du XVI^e siècle un des moyens de défense efficace dont disposait l'Eglise pour prévenir la propaga-

tion des hérésies, l'auteur s'occupe des origines de cette institution qu'il étudie dans ses rapports avec le développement de l'art typographique en Europe. Il nous entretient par conséquent des commencements de la censure dans l'Église catholique occidentale, dans les pays rhénans et à Rome (I^e partie), pour traiter ensuite le même sujet en rapport avec la Pologne (II^e partie).

I. D'accord avec les recherches sur les incunables, il trouve le berceau de la censure dans le pays d'origine de »l'art divin de l'imprimerie«. Toutefois, dès le moment où la Curie romaine eut appris que la censure était appliquée, elle s'empressa de l'admettre et de lui donner un développement général, de sorte que cette mesure fut bientôt adoptée par toute l'Église occidentale et que, marchant dans ses traces, les pouvoirs de l'État, voire même, quoique pour peu de temps, les autorités municipales, y eurent également recours. L'analyse détaillée des mentions que contiennent les actes en rapport avec cette question, par conséquent les actes émanant des universités, en particulier de celle de Cologne (1478), les actes des évêques, notamment des évêques de Wurzburg, de Bâle et surtout, ceux de Bertold archevêque de Mayence (22. III. 1485 et 4. I. 1486), de même que les énonciations du Saint-Siège dans les brefs de Sixte IV (18. III. 1479) et dans la bulle »*Inter multiplices nostrae sollicitudinis curas*« (17. XI. 1487) d'Innocent VIII, cette analyse nous renseigne sur les premiers débuts de la censure, qui était appliquée également sous la forme d'une censure préventive par les autorités ecclésiastiques locales. Rome adopta et réglementa ces mesures, dont elle étendit l'application à l'Église entière, dans le but d'arrêter la diffusion de différentes erreurs et de principes dangereux, parfois même ouvertement hostiles à la religion du Christ, que propageaient de nombreux livres et publications imprimées. La bulle mentionnée, devenue accessible aux recherches il n'y a pas longtemps (elle fut réimprimée en 1903 par E. Voullième et en 1904 par J. Hilgers S. J.), fut d'une grande importance pour ces questions. L'auteur expose les raisons qui déterminèrent la promulgation de cette bulle et rappelle les circonstances dans lesquelles elle parut (tendances toujours encore hostiles à la Curie du concile de Bâle, discussions scandaleuses entre différents ordres au sujet de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, publication secrète de 900 thèses condamnées par une décision pontificale, qu'avait for-

mulées le philosophe étrange qu'était Pic de la Mirandole, qui pour défendre les dogmes catholiques, s'appuyait entre autres sur la magie et la cabale). Il traite ensuite dans les détails des décisions prises dans cette bulle et s'occupe surtout de la disposition qui rendait obligatoire la censure préventive, soit l'autorisation d'imprimer, pour tous les livres et écrits sans exception. Cette approbation devait être accordée par les évêques dans les diocèses et par le théologien de la cour pontificale (*magister sacri palatii*) à Rome, auxquels on était tenu de présenter la liste de tous les livres imprimés, autrement dit, les catalogues des imprimeries et des librairies. L'auteur constate enfin que contrairement à l'opinion admise jusqu'à présent, la bulle en question était également connue et répandue en dehors de Cologne. Le pape Alexandre VI la promulgua encore encore une fois (1. VI. 1501), sans presque rien y changer et la fit envoyer dans les quatre provinces ecclésiastiques de Cologne, de Mayence, de Trèves et de Magdebourg. La constitution *Officiorum ac munerum* (25. I. 1897) de Léon XIII, qui contient des dispositions relatives à la prohibition et à la censure des livres, mentionne dans des termes élogieux la bulle d'Alexandre VI: quant à celle d'Innocent VIII, on paraît l'avoir oubliée même à Rome, quoiqu'elle eût non seulement institué la censure préventive dans toute l'Eglise catholique, mais qu'elle eût été l'origine du catalogue de l'index, sur lequel étaient portés dans la suite les livres condamnés par les théologiens et les juristes de la Curie romaine. Nous connaissons tant bien que mal l'histoire de la censure préventive, à partir de l'époque où parut la constitution *Inter sollicitudines* de Léon X, publiée le 4. V. 1515, pendant le concile du Lateran. Cette constitution passe d'habitude pour être la première loi ecclésiastique universelle, concernant cette institution.

II. Peu de temps après la promulgation de la bulle sur la censure, nous voyons les autorités ecclésiastiques en Pologne interdire l'impression d'un livre. Il ne s'agissait pas dans ce cas-là de spéculations philosophiques sur la religion, ni de réformer la Curie romaine ou l'Eglise, mais d'une question purement pratique, concernant les affaires ecclésiastiques et religieuses, notamment de la publication de livres liturgiques slaves, en 1491 à Cracovie. Depuis plus d'un siècle, nous voyons des savants polonais et étrangers s'occuper de cette question, sans réussir à trou-

ver la solution du problème; aussi Alexandre Brückner [v. »Prze-
gląd Warszawski« (»La Revue de Varsovie«), juillet 1923, p. 121]
a-t-il raison de dire que »l'activité déployée par Swaibold Fiol,
l'imprimeur qui publiait des livres imprimés en caractères cyril-
liques, continue comme par le passé à être obscure, de sorte que
nous ignorons, par qui elle était encouragée et pourquoi elle fut
interrompue«.

S'appuyant sur des documents et des actes déjà plusieurs
fois publiés, concernant surtout le procès de Fiol, accusé d'hé-
résie, — l'auteur écarte les suppositions arbitraires, répétées avec
obstination comme autant de faits avérés, sur les raisons qui dé-
cidèrent de la fermeture de son imprimerie »slave« à Cracovie.
Il expose ensuite dans les détails la façon dont s'arrangèrent deux
bourgeois entreprenants et très en vue à Cracovie, pour fonder
une société commerciale, destinée à imprimer des livres liturgiques
pour les églises ruthènes. Swaibold Fiol, le plus jeune des deux
associés, brodeur de profession, était un homme doué et avide
de gain, qui se risquait dans différentes entreprises et était de-
venu typographe d'occasion: quant au vieux et riche Jean Turzo,
il prit la direction de l'affaire et se chargea des fonctions d'éditeur.
La véhémence du langage de Fiol, porté à la violence par son
tempérament, puis l'envie de ses ennemis (*vexancium*), qu'il ne faut
pas chercher exclusivement dans les rangs du clergé, car il en
avait bien d'autres parmi les bourgeois et ses concurrents, con-
tribuèrent à la faillite de la maison. (Jean Haller, compatriote de
Fiol, qui cherchait à se concilier les sympathies des milieux ec-
clésiastiques, était sans doute aussi dans le nombre de ses ri-
vaux). Les autorités diocésaines n'avaient pas interdit la publi-
cation des livres liturgiques, quoiqu'on eût commencé à les im-
primer à leur insu et sans solliciter leur autorisation; aussi
n'avaient-elles cessé de garder une attitude passive envers cette
entreprise. Ce n'est donc pas pour les avoir imprimés (un seul
livre, notamment l'ouvrage *Oktoich* avait paru en 1491, tandis
que d'autres étaient en préparation ou peut-être sous presse), mais
à cause des doctrines hétérodoxes qu'il avait adoptées, que Fiol
fut accusé devant le tribunal épiscopal et qu'on intenta contre
lui d'office un procès pour s'être paraît-il exprimé d'une façon
irrévérencieuse sur certains dogmes de la religion catholique. Cette
accusation portée par l'office d'inquisition, n'était cependant pas

fondée, ainsi qu'on eut l'occasion de s'en apercevoir devant le tribunal épiscopal. En effet, Fiol fut acquitté et autorisé à jouir de nouveau des droits de citoyen et de catholique; toutefois, lorsque le 22 mars 1492 il quitta la prison, la société était liquidée. Jean Turzo s'en était déjà retiré auparavant, parce que la requête qu'après l'arrestation de Fiol et la saisie de ses imprimés, il avait adressée à l'archevêque Zbigniew Oleśnicki, primat de Pologne et au chapitre de Gniezno, avait essuyé un refus. Dans cette requête, il avait sollicité l'autorisation de publier les livres ruthènes déjà imprimés et d'autres qui devaient l'être prochainement (*libros impressos Ruthenicos et alios imprimendos*). La décision prise à Gniezno s'explique par le procès pas encore terminé à cette époque, qu'à Cracovie on avait intenté à Fiol, suspect d'une hérésie où il était facile de reconnaître la répercussion des doctrines vaudoises, telles qu'elles étaient admises par l'union des frères allemands, dont les communautés étaient répandues en Franconie, pays d'origine de l'accusé. Dans ces conditions, il n'était évidemment pas possible de tolérer que les livres imprimés par Fiol se répandissent dans le pays, avant de connaître le verdict concernant les doctrines religieuses de l'accusé. Turzo s'en rendait fort bien compte, aussi avait-il entrepris des démarches auprès des plus hautes autorités ecclésiastiques de l'Eglise de Pologne. En dehors de considérations d'ordre purement juridique, ce furent des doutes légitimes sur l'orthodoxie des livres liturgiques ruthènes qui exercèrent une influence sur le refus formulé à Gniezno. La forme dans laquelle il était exprimé, était du reste mitigée par les égards qu'on prenait à cause de la situation très en vue qu'occupait Turzo, dont le fils Jean était l'écolâtre du chapitre de Gniezno. La bulle d'Innocent VIII publiée en 1487, éveillait et imposait la vigilance. En présence du sort réservé aux livres imprimés par la maison Fiol et Turzo, on ne saurait douter qu'elle n'eût été connue en Pologne.

Dans le dernier chapitre de son mémoire, l'auteur s'occupe de la fondation de cette société commerciale, ainsi que de l'initiative qu'elle prit en vue de publier des livres à l'usage de l'Eglise ruthène. Joseph Szujski a eu raison de chercher dans cette entreprise une manifestation de »l'idée tendant à l'union du schisme et du catholicisme«; il a eu cependant tort de vouloir trouver les fondateurs et les protecteurs de la société dans les milieux hu-

manistes de Cracovie, se groupant autour de Philippe Callimachus. Si l'on veut s'en tenir aux faits, il faut chercher sinon les initiateurs directs, du moins les intermédiaires favorables à la publication des livres liturgiques ruthènes, dans le camp hostile aux humanistes et recrutant ses adeptes à Cracovie et à Wilno, notamment parmi les membres de l'ordre des PP. Bernardins. C'est en effet de ce côté que nous renvoyent toutes les sources concernant l'histoire de l'Union de Florence dans les territoires ruthènes de la Lithuanie. Le zèle et le prosélytisme des PP. Bernardins (de l'observance de Saint François), s'efforçaient de propager à tout prix l'idée de cette union, d'autant plus que le Saint-Siège (Sixte IV et Innocent VIII) entourait de sa protection et secondait les efforts de ce nouvel ordre, particulièrement privilégié par la Curie romaine. Grâce à leur travail assidu, les PP. Bernardins réussirent à se concilier plusieurs individualités marquantes à la cour grande-ducale du roi Casimir IV et à les tirer de l'océan du schisme qui les entourait. Ces personnes bien disposées pour l'union des Eglises, rendaient légitime l'espoir de les voir gagner à leur cause l'hérarchie schismatique que suivraient les autres sphères de la société, pour reconnaître l'autorité du Souverain Pontife. L'auteur nous entretient de ces premiers uniates ruthènes que Rome accueillit à bras ouverts et s'occupe surtout d'Ivan Sapielha, chargé à cette époque des fonctions de notaire ruthène à la chancellerie grande-ducale, lequel avait déjà abjuré l'hérésie et le schisme lors de son premier séjour à Rome (13 mai 1491). En qualité de famille d'origine purement lithuanienne, les Gasztold étaient catholiques-romains. Il ne saurait être question d'une influence quelconque que les livres liturgiques imprimés par Fiol auraient pu exercer sur la Russie moscovite.

-
4. FURMANKIEWICZÓWNA K. **Wieża romańska w Mogilnie. (La tour romane de Mogilno)**. Présenté le 3 mars 1927, dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

D'après un document trouvé en 1907 dans la boule en métal au-dessous de la croix, au sommet de l'une des tours de l'église congréganiste à Mogilno, l'ancienne tour unique qui remontait à l'époque de la fondation du couvent, fut complètement démolie

en 1797 et remplacée par deux tours de style baroque. Cette tour »unique«, qui s'élevait sur le devant, a été construite sur les murs d'une grande épaisseur de la crypte ouest. L'église fut alors décorée d'une façade »qui n'existait pas à l'époque de la fondation«. Il ne pouvait pas y avoir primitivement de façade, vu que la tour se dressait sur le devant. (Le texte original du document est conservé aux archives de l'église de Mogilno).

-
5. JACHIMECKI ZDZISŁAW. **Część muzyczna Bogurodzicy.** (*La partie musicale du cantique »Bogurodzica«*). Présenté dans la séance du 10 janvier 1927.

L'étude des sources manuscrites concernant la mélodie du cantique «Bogurodzica», l'analyse de celle-ci, enfin la comparaison du texte avec la partie musicale, amènent l'auteur à conclure que ce chant religieux, le plus ancien en Pologne, se compose de quatre parties d'origine différente. La première partie, la plus ancienne du chant, est la strophe terminée par le premier »Kyrie eleison«. La musique de cette partie s'inspire des séquences du XII^e et du XIII^e siècle, en particulier de celles composées en l'honneur de la Vierge Marie; c'est un musicien d'Église, admirablement versé dans la composition de mélodies de ce genre, qu'elle à eu comme auteur. La ressemblance de la mélodie du cantique avec la séquence *Ave virgo regia*, ne saurait nous échapper. La mélodie authentique de ce cantique-séquence, était strictement syllabique. La plus ancienne copie du cantique dans le Ms. Bibl. Jag. 1619 fourmille de variantes mélismatiques de la mélodie primitive. Les sources plus récentes, telles que le manuscrit du XV^e siècle, autrefois à Częstochowa, aujourd'hui à la bibliothèque de la famille Przeździecki, puis le manuscrit du XVII^e siècle dans les archives de la cathédrale de Varsovie, ainsi que le manuscrit du XVIII^e siècle conservé à la cathédrale de Léopol (étudié par l'abbé H. Feicht), ne représentent nullement le processus de simplification progressive de la mélodie aussi compliquée que recherchée, comme nous la connaissons par le Ms. Bibl. Jag. 1619; bien plus, les sources en question ne nous montrent que des pro-

cedés conformes à l'esprit de l'époque, en vue de reproduire la mélodie syllabique primitive, transmise par la tradition.

L'analyse approfondie de la deuxième strophe: *Twego dzieła krzyciela boszicze*, différente de la première en ce qui concerne la versification, nous apprend qu'en partie nous avons affaire ici à des motifs empruntés à la première strophe, adaptés d'une façon mécanique au texte, et en partie à des motifs nouveaux. La structure de cette mélodie permet de conclure qu'il faut l'attribuer à un autre musicien, qui connaissait bien moins à fond les principes dont s'inspire la beauté du chant grégorien. La thèse de l'auteur, suivant lequel la deuxième strophe a été composée quelque temps après la première, n'est que la conséquence logique du fait d'avoir constaté les différences manifestes qu'on observe dans la facture des deux strophes les plus anciennes. Si l'une et l'autre avaient été l'oeuvre du même poète et du même musicien, nous devrions nous attendre à voir la versification et la syntaxe musicale dans les deux strophes fournir la preuve qu'il en avait été réellement ainsi.

De l'avis de l'auteur, la troisième partie du cantique comprend les strophes depuis les mots: »*Dla nas wstal z martwych Syn Boży*« (respectivement: »*Narodził się dla nas Syn Boży*«) jusqu'à »*Gdzie królują anieli*«. Cette affirmation s'appuie sur l'identité de la mélodie dans les trois strophes complètes à quatre pieds (première, deuxième et quatrième) de cette partie, ainsi que dans une autre (troisième strophe), où le quatrième vers fait défaut dans la version authentique de Gniezno. Ce vers absent depuis le XV^e siècle, ne fut jamais complété dans la suite, sans doute à cause du sentiment de respect qu'inspirait un cantique transmis par la tradition des siècles. Le style de la mélodie de cette partie qui se présente sous l'aspect d'un cantique composé de strophes, témoigne de la tendance à concilier la musique grégorienne et les éléments de la musique populaire, de laquelle cette mélodie commence déjà à se rapprocher.

La quatrième partie du cantique comprend les huit strophes suivantes à cinq vers, depuis les mots: *Były radości...* (*Tam radość tam miłość*), jusqu'aux deux vers finals avec l'*Amen*. Dans cette partie également, nous voyons la deuxième strophe telle qu'elle était au XV^e siècle, c'est-à-dire privée de deux vers. La mélodie de toutes ces strophes est la même; son caractère fon-

cièrement populaire qui se rapproche même des formes de la musique de danse, est absolument manifeste. Cette mélodie composée toute entière dans la gamme Fa majeure, ne contient en général aucun des éléments propres au style de la musique grégorienne. Cette partie est par conséquent un produit de l'art populaire, aussi bien en ce qui concerne la musique, que sous le rapport de la poésie. Comme nous sommes en possession d'une copie du commencement du XV^e siècle, reproduisant ces huit strophes (Ms. Bibl. Jag. 408), nous pouvons considérer comme certain, le fait que cette partie existait déjà au XIV^e siècle; or elle ne pouvait exister qu'avec la mélodie, vu qu'elle était un cantique. On pourrait même être porté à croire que la mélodie était plus ancienne que les paroles et que le texte a été composé plus tard, comme c'est le cas dans les chants populaires.

L'auteur est convaincu que tous ceux pour lesquels notre vieux cantique était une oeuvre vivante et non un document mort et exsangue, devaient partager son avis sur le cantique *Bogurodzica*. François Lessel, qui l'avait copié d'après la version authentique de Gniezno et avait reproduit en tête des *Śpiewy historyczne* («Chants historiques») de J. U. Niemcewicz en 1818, la façon dont le cantique était chanté par les prêtres de la cathédrale de Gniezno, devait probablement avoir la même opinion sur ce sujet. La version de Lessel a été reproduite ensuite par Sowiński dans le *Stownik muzyków polskich* («Dictionnaire des musiciens polonais») de cet auteur. Les musicologues polonais de la fin du XIX^e et du commencement du XX^e siècle, ne se souvinrent malheureusement pas, ou ne tinrent pas suffisamment compte de l'interprétation très plastique qu'avait donnée Lessel, de sorte que la question claire en elle-même de la division du cantique, ainsi que la discussion relative au style de ses différentes parties, n'en furent que très obscurcies. Après l'abbé J. Surzyński et M. Poliński, Adolphe Chybiński se borna à l'étude des deux strophes les plus anciennes. Ses recherches l'amènèrent à considérer la version de la mélodie, telle que la donnait le Ms. Bibl. Jag. 1619, comme la forme authentique du cantique.

6. JAROSŁAWIECKA MARJA: **Rzeźby dekoracyjne katedry wrocławskiej**. „*Die dekorativen Skulpturen der Kathedrale in Breslau*“. Présenté le 3 mars 1927 dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

Diese sind, mit Ausnahme von einigen, die H. Lutsch in »Bildwerk schlesischer Kunstdenkmäler« (Breslau 1903, Taf. 14 u. 30) in Zeichnungen veröffentlicht hat, fast unbekannt. Sie stammen aus zwei Zeitaltern: aus d. XIII. Jhd. die Skulpturen mit Pflanzenmotiven im Hauptchor und aus d. XIV. Jhd. im Hauptschiff und im kleinen Chor. Die Skulpturen des XIV. Jhdts. bilden Konsolen, Kapitelle, Schlußsteine der Gewölbe und der Fenster im Hauptschiff und im Presbyterium. Unter den Konsolen sind besonders die mit figuralem Schmuck, wie sie in Breslau beliebt waren (z. B. in der Sandkirche), hervorzuheben, — desgleichen unter den Schlußsteinen drei Köpfe, die mittels der Bärte und Haare zu einem Kreise verbunden sind — ein Motiv, das aus dem Krakauer Hetmannssaal (Rynek 7) bekannt ist. Ausser dem heraldischen Typus der Schlußsteine dieses Saales, der aus Schlesien stammt (Piekosiński im I. u. IX. Bde. des Rocznik Krakowski) weist somit nach Schlesien auch das Motiv des Schlußsteines mit drei Köpfen und das dreiteilige Saalgewölbe, welches in Schlesien in den Seitenschiffen gotischer Kirchen so häufig auftritt. Die Daten 1341 (Beendigung der Breslauer Kathedrale) und 1343 — terminus a quo des Hetmannssaales stellen auch zeitlich diese Dinge nahe aneinander, — eine Anregung zu ihrer eingehenderen Erforschung.

Schliesslich verdienen erwähnt zu werden auch die Skulpturen in den Schlußsteinen der Fenster im Schiffe und im Presbyterium. Es sind die Köpfe von Menschen und von verschiedenen Ungeheuren (gewiss aus Vorstellungen von der Hölle hervorgegangen), ein Christuskopf auf dem sog. Veronikatuch, der von Engeln gehalten wird, und ein Kopf des hl. Johannes des Täufers in der von einem Engel (im Fluge) getragenen Schüssel. Sowohl der Umstand selbst, dass die Skulpturen auf diese Art in den Fensterschlußsteinen angebracht sind, als auch die Vorwürfe einiger Breslauer Skulpturen weisen Analogien mit entsprechenden Skulpturen der Marienkirche in Krakau auf.

7. KRUSZYŃSKI TADEUSZ ks. **Ornat i dalmatyki z Żywca i holenderskie ich pochodzenie.** (*Das Ornat und die Dalmatiken aus Żywiec und ihre holländische Herkunft*). Présenté le 3 mars 1927 dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

Die Pfarrkirche in Żywiec besitzt eine prächtige Messgarnitur aus rotgoldenem Altembass in Granatblüte mit Mittelpartien, die in Wechselstich ausgeführt sind. Eine Ergänzung des in den späteren Zeiten zugeschnittenen Ornats nach erhaltenen Spuren und Hinweisungen zeigt, dass es die um 1500 gewöhnliche Gestalt und Grösse hatte. Auf dem gewirkten Kreuz mit schiefen Armen auf der Rückenseite des Ornats sehen wir in der Mitte gewirkt das Letzte Abendmahl dargestellt, darunter vielleicht die Szene der Beschneidung J. Christi -- zuunterst die Firmung. An der Vorderseite ist die Wirkerei oben zerstört und teilweise abgeschnitten, unten sind die Gestalten der hll. Laurentius und Magdalena zu sehen und über ihnen eine Szene mit dem Sakrament der Ehe. Auf den Dalmatiken, die nicht stark verkleinert zu sein scheinen, sind auf der Rückenseite der einen das Sakrament der Beichte und sechs Heilige dargestellt, auf der anderen das Sakrament des Altars und die Gestalten Madonnas mit dem Kind, der Heiligen: Barbara, Antonius, Rochus, Georg und Christoph. An der Vorderseite sind die gewirkten Teile nicht erhalten.

An Ort und Stelle in Żywiec ist diese Garnitur im einzigen dort erhaltenen (deutschen) Inventar aus ca. 1840 verzeichnet. Die Überlieferung, nach welcher diese liturgischen Gewänder ein Geschenk Konstanzas, der Gemahlin Sigismunds III, waren, scheint unbegründet zu sein: eher dürfte als Stifter Christoph Komorowski angesehen werden, der Besitzer und Wohltäter von Żywiec, derselbe, der Sigismund August den bekannten Waweler Gobelin aus d. J. 1560 zum Geschenk machte. Die liturgische Garnitur, von der die Rede ist, ist etwas älter: der Referent meint, sie könnte in den Niederlanden erworben worden sein, als daselbst infolge der Reformationswirren Kirchengewänder weit zerstreut wurden.

Das Denkmal ist im sogen.-burgundischen oder flandrischen Stich (broderie en or nué, punto serrato, Lasurstich) ausgeführt und zw. in dessen Anfangsart, in welcher die dazu verwendeten

Goldfäden mittels dichter oder loser aufgenähter farbiger Fäden schattiert wurden, wodurch verschiedene Abtönungen erreicht werden können. Zwecks Vergleiches besprach der Referent die burgundische liturgische Garnitur des Wiener Museums, die unrichtig als Apparat des Goldenen Vlieses benannt wird, — das prachtvollste Komplex dieser Art unter den Messgewändern der Welt und eines der hervorragendsten Werke der alten flandrischen Kunst; er besprach auch die aus derselben Zeit stammenden italienischen gewirkten Stoffe und wies darauf hin, dass obgleich die Italiener die Wirkkunst aus Flandern übernommen haben, zwischen den Werken der beiden Länder grosse Unterschiede bestehen, besonders im Bezug auf die Koloristik.

Zur Herkunft der Garnitur aus Żywiec übergehend, erklärt sich der Referent gegen ihre flandrische Herkunft, nimmt aber die Herkunft aus Holland an. Schlagend sind die Analogien unseres Denkmals in der Anlage der Szenen mit den heute aus den Ausstellungen bekannten gewirkten Ornaten nach Zeichnungen Cornelis Engelbrechtsen's, des Lehrers Lucas' von Leyden, des hervorragenden Graphikers und Malers aus den Jahren 1494—1533. Auf dieser Linie kommt der Referent nach Vergleich einer ganzen Reihe von Werken des Letztgenannten mit den gewirkten Szenen auf den Paramenten von Żywiec u. zw. sowohl was die Zeichnung, die Motive, die Typen, besondere Gruppen als auch das Kolorit anbelangt, zum Schlusse, dass als ihr Schöpfer niemand anderer als der berühmte Lucas von Leyden anzusehen sei. Freilich gibt es neben weitgehenden Ähnlichkeiten auch gewisse Abweichungen, die durch die Wirktechnik hervorgerufen wurden. Der künstlerische Wert der Garnitur von Żywiec ist überhaupt gross. Ihre Entstehungszeit setzt der Referent in die Jahre 1520—1525, d. h. in die Zeit, als der holländische Meister auf der Höhe seines Schaffens stand und den Einflüssen der italienischen Kunst noch nicht zu unterliegen begann. Ein sichtbarer Einfluss der Werke Dürers scheint ebenfalls ausgeschlossen, dagegen sind gewisse Spuren zu ersehen, aus denen hervorgeht, dass dem Schöpfer der Wirkereien die Werke Quentin Massys' nicht unbekannt waren.

8. LEPSZY LEONARD. **Andrzej Mackensen, złotnik królów polskich i srebra podskarbiowskie Krasińskich.** (*André Mackensen, orfèvre des rois de Pologne et l'argenterie dite »du trésorier«, de la famille Krasiński*). Présenté le 13 janvier 1927 dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

Dans les collections du comte Édouard Krasiński à Varsovie, nous trouvons entre autres, l'argenterie dite »du trésorier«. D'après des traditions de famille, elle aurait été offerte par le roi Jean-Casimir à Jean-Casimir Krasiński, grand trésorier de la Couronne (né 7 le janvier 1602, décédé le 28 mars 1669), à l'occasion du mariage du son fils Jean-Bonaventure avec Thérèse Chodkiewicz, fille du castellan de Wilno. Édouard Rastawiecki qui a décrit cette argenterie dans les »Wzory sztuki średniowiecznej« (»L'art médiéval illustré par des exemples«), a supposé qu'elle était, l'oeuvre d'un orfèvre de Varsovie.

L'argenterie en question est un service composé de 12 assiettes reposant chacune sur un aigle de Pologne. Le fond de chaque assiette est décoré du buste d'un roi de Pologne en bas relief, de sorte que la série représente de Ladislas Jagiełło à Jean-Casimir, les souverains de ce pays. L'aigle sculpté en ronde bosse repose sur une base ornée de panoplies. Le propriétaire actuel de ces magnifiques pièces d'argenterie s'est adressé à l'auteur de la présente communication pour se renseigner sur l'orfèvre auquel il fallait attribuer leur exécution. On s'aperçut en les examinant que le service est marqué du poinçon de Dantzig et qu'il porte les initiales d'André Mackensen de Delmenhorst, de nationalité probablement danoise, orfèvre des rois Ladislas IV et Jean-Casimir. Pendant son voyage dans les Pays-Bas, Ladislas IV, alors héritier présomptif de la couronne, avait peut-être fait la connaissance de Mackensen qu'il engagea à venir en Pologne. L'orfèvre s'établit d'abord à Cracovie et se fixa ensuite à Dantzig, où, comme dans la ville de Pelplin, pas très éloignée de ce port, on peut voir conservé un certain nombre de ses travaux. Les formes de ces objets trahissent l'influence de l'orfèvrerie néerlandaise, en particulier l'influence de l'école des Van Vian à Utrecht. On voit Mackensen occupé à Dantzig entre 1643 et 1665. Il était l'ami de Christim Burgpfaff de Toruń (Thorn),

orfèvre de la cour de Jean-Casimir. Mackensen avait un fils appelé comme lui André, qui en 1685 passa maître orfèvre à Dantzig et se servait des initiales de son père.

9. NIWIŃSKI M. **Fundacja opactwa cystersów w Wąchocku i dzieje jego uposażenia po koniec wieków średnich.** (*La fondation de l'abbaye de Wąchock et l'histoire de sa dotation jusqu'à la fin du moyen âge*). Présenté dans la séance du 21 février 1927.

La littérature scientifique concernant le monastère de Wąchock est très peu abondante, aussi la monographie ici résumée, s'appuie-t-elle presque exclusivement sur des sources inédites. En dehors des sources publiées, l'auteur a largement puisé dans des documents inédits qu'il a trouvés dans les archives, notamment dans les registres judiciaires de Radom, concernant la propriété foncière et dans les actes de l'ordinariat épiscopal de Cracovie. Il a profité surtout des documents originaux et des copies que contient le livre de copies du XVII^e siècle, provenant de l'abbaye de Wąchock, en possession de la bibliothèque du majorat Zamoyski à Varsovie. L'auteur a soumis à un examen critique les principales sources qu'il a consultées. Il a reconstitué entre autres, le texte du diplôme octroyé en 1260 par Boleslas dit le Pudique, qui est le document le plus important pour l'histoire la plus ancienne de l'abbaye. Pour y arriver, il a profité de deux copies récemment découvertes, qui représentent à son avis deux rédactions différentes, dont l'une conservée dans le document de 1318 de Ladislas I, dit »Łokietek« est authentique mais interpolée, tandis que l'autre, que nous connaissons par le document de 1440 de Jean de Lgota, a été forgée peu de temps avant cette date. Le travail résumé étudie les questions relatives à la dotation du monastère, jusqu'au déclin du moyen âge, ou plus exactement, jusqu'à l'époque dont s'occupe le *Liber Beneficiorum* de Długosz, qui nous renseigne sur les propriétés des communautés religieuses pendant la période comprise entre 1450 et 1475. Nous nous bornons à résumer les principaux résultats, auxquels aboutit la monographie en question.

1) L'abbaye a probablement été fondée par Gedko, évêque de Cracovie (1166—1185), appartenant à la race des Powała. Les



registres les plus anciens des évêques de Cracovie, les oeuvres de Długosz, les traditions s'étant maintenues dans la communauté, enfin l'église sous le vocable de Saint Florian, que le fondateur vénérait tout particulièrement, parlent en faveur de cette supposition. La fondation du monastère remonte à l'année 1179: quant aux premiers religieux qui s'y établirent, ils étaient venus de Morimond. L'auteur réfute l'opinion de certains savants (Łuszczkiewicz, Z. Wojciechowski), qui, s'appuyant sur le nom le plus ancien du monastère, avaient supposé que les moines venus de France, se seraient fixés d'abord dans le village appelé aujourd'hui Kamienna, à deux lieues de Wąchock, et fournit la preuve que l'origine de ce village ne date que du XVI^e siècle. La localité de Kamienna, mentionnée pendant la période la plus ancienne de l'histoire de l'abbaye, n'est autre que le village nommé actuellement Wielka Wieś (identique à Stara Wieś), situé dans le voisinage immédiat de Wąchock. Le changement de nom s'explique par la fondation du monastère, ainsi que par le développement ultérieur de la localité située à proximité de celui-ci, soit du Wąchock d'aujourd'hui.

2) La dotation primitive de l'abbaye ne comprenait même pas trois bourgs entiers, auxquels il faut ajouter la dîme payée comme redevance par plusieurs villages. Ainsi qu'en témoignent les renseignements fournis par Długosz et comme l'indique la situation des villages, qui encore au XV^e siècle, étaient entourés presque de toutes parts par les propriétés de l'évêché et semblaient découpés dans celles-ci, le fondateur n'avait pas fait don au monastère d'une partie de son patrimoine, mais l'avait doté de biens appartenant aux évêques de Cracovie. La circonstance que c'étaient les évêques de Cracovie et non la famille du fondateur qui jouissaient du droit de patronage sur le monastère, ne peut que corroborer cette affirmation,

En dehors du fondateur, on vit différentes familles nobles (les »Gozdawici«, les »Lisy«, les »Odrowąż«, les »Świebodzice«, les »Gryfici«, les »Sulimczycy«, peut-être aussi les »Łabędzie«, les »Awdańcy« etc.) doter l'abbaye de propriétés foncières en Petite-Pologne et dans la région de Łęczyca; les ducs, en particulier Boleslas dit le Pudique, s'empressèrent plus tard à leur tour de lui faire des donations. Les moines s'efforçaient de réunir en domaines plus vastes les différentes propriétés qu'ils recevaient

comme dons et les agrandissaient par voie d'achat, de sorte que vers la fin du XIII^e siècle, ils arrivèrent à étendre le plus leur avoir, comprenant alors des biens dans trente cinq localités. Dans le cours du XIV^e et du XV^e siècle, le monastère perdit ses terres plus éloignées, pourtant grâce à la fondation de nombreux villages le nombre de ses propriétés s'élevait à trente neuf. L'abbaye continuait à rassembler et à réunir ses propriétés éparses, en ayant recours à des échanges lucratifs, aussi parvint-elle, grâce à ces procédés d'unification, à former plusieurs vastes domaines de la plus grande partie de ses biens. Le territoire le plus vaste et complètement unifié en sa possession, s'étendait à proximité de Wąchock. S'appuyant sur des documents de l'époque et sur de vieux plans du commencement du XIX^e siècle, l'auteur a fixé les limites de ce territoire, tel qu'il était à la fin du XV^e et au commencement du XVI^e siècle, et en a dressé trois cartes. Ce vaste territoire comprenait deux domaines, celui de Wąchock et celui de Wierzbica, réunis par une langue de terre étroite, reserrée de deux côtés par les propriétés de l'évêché. Le domaine de Wąchock communiquait encore directement au XV^e siècle avec deux villages voisins, appartenant au monastère. Cette communication très restreinte, fut interrompue dans le courant du siècle suivant, par suite des progrès qu'avait réalisés la colonisation du côté des domaines voisins de Szydłowiec. En même temps que de nouvelles propriétés foncières, l'abbaye acquérait de nombreuses dîmes, qu'elle percevait soit dans ses propres biens, soit dans des domaines d'autrui: elle obtint enfin des ducs la cession de certaines régales.

3) Les grandes immunités dont jouissait l'abbaye et que les ducs n'avaient ménagées ni à l'ensemble de ses domaines, ni aux différents bourgs qui dépendaient du monastère, en particulier à ceux où avaient lieu des marchés, étaient pour celui-ci d'une importance capitale. C'est en particulier l'immunité que Leszek dit le Blanc avait accordée vers la fin de son règne au domaine de Wierzbica, qui mérite surtout de retenir l'attention. Quoique moins étendue que les privilèges concernant les marchés, conférés à la même époque à certaines fondations ducales (Sulejów Trzebnica, Czarnowąż, Oliwa), cette immunité comprenait de nombreux affranchissements de diverses charges que comportaient les droits réservés aux ducs et soumettait à la juridiction de l'abbaye les causes de moindre importance, même lorsqu'il s'agissait

de litiges intéressant les personnes venues du dehors pour assister aux marchés de Wierzbica. Notons le fait caractéristique, que l'immunité conférée à Wierzbica, s'inspirait des libertés dont jouissaient deux bourgs, situés dans les propriétés de l'évêché et soumis au droit allemand, quoique tout au moins une partie du domaine de Wierzbica fût régie par la loi polonaise. Les immunités accordées aux propriétés du monastère de Wąchock atteignirent un très haut degré de développement, grâce au privilège accordé en 1260 par Boleslas dit le Pudique, en vertu duquel, l'obligation de fournir des chevaux et des chariots en cas de guerre, la défense du pays, la défense du sol, l'exercice de la justice dans les affaires graves, enfin le droit de percevoir certaines peines pécuniaires infligées par les tribunaux, étaient les seuls droits dont disposait le duc. Le privilège octroyé par le même duc en 1275, limitait encore plus les droits réservés au souverain, vu qu'il attribuait formellement à l'abbaye l'immunité complète en matière fiscale et administrative et lui accordait l'immunité presque absolue en matière judiciaire. Les libertés dont jouissait l'abbaye furent cependant légèrement restreintes peu de temps après, à la suite du privilège de Leszek dit le Noir, qui insiste en 1284 sur le devoir de fournir des chevaux et des chars pendant la guerre et impose au monastère l'obligation de prêter main-forte au prince, en cas de besoin. Pendant les deux siècles suivants, nous voyons les immunités accordées à l'abbaye ne subir aucun changement notable; elles furent toutefois limitées, surtout en ce qui concerne l'immunité fiscale.

4) En dehors de la zone des loess dans la région de Sandomierz, les propriétés du monastère s'étendaient dans un pays très boisés, où les marais occupaient de vastes territoires le long des cours d'eau: aussi les moines gris pouvaient-ils déployer dans leurs domaines une activité civilisatrice bienfaisante. Au XIII^e siècle, les Cisterciens de Wąchock n'ont cependant pas entrepris de plus grands travaux en vue d'encourager la colonisation de ces régions et nous les voyons se borner au dessèchement de la vallée de la rivière Kamienna. Comme les nombreux frères convers représentaient une main d'oeuvre pas chère et de bonne qualité, la communauté s'occupe activement au XIII^e siècle de développer la culture agricole et fonde à cet effet des fermes dans les régions, dont le loess garantissait la fertilité. Toutefois, l'ardeur ascétique s'étant re-

froidie dans la communauté, on voit l'affluence des frères convers diminuer dès le début du XIV^e siècle. L'abbaye dut par conséquent modifier le système d'exploitation agricole appliqué jusqu'alors et passer de l'exploitation directe, surtout au régime du cens et de l'affermage. Une grande partie des terres dépendant des fermes est donc morcelée et vendue aux serfs du monastère. Vu le nombre insuffisant de frères convers, l'administration des fermes encore existantes, est confiée à des intendants laïques. La communauté tâche de compenser les pertes subies, en pratiquant sur une grande échelle la colonisation de ses propriétés, dans lesquelles, d'accord avec les tendances économique se manifestant dans la Pologne du XIV^e siècle, elle établit des colons laïques. Elle doit cependant faire face à la concurrence énergique de ses puissants voisins, les évêques de Cracovie, lesquels, disposant de plus grandes ressources, devançant les moines en mettant la main sur les terres incultes et désertes qui entouraient leurs domaines. Les colonies fondées par les évêques s'étendaient jusqu'aux abords de Wąchock et s'enfonçaient comme un coin dans les propriétés du monastère, empêchant ainsi leur expansion dans la direction du sud et de l'ouest. Les Cisterciens se virent donc obligés de fonder de nouveaux villages dans des régions plus éloignées de l'abbaye. Il faut leur attribuer la fondation de 14 à 15 villages au moyen âge. Ils étendaient également la surface des champs déjà cultivés d'anciennes colonies, en défrichant les forêts voisines. Le développement du système de colonisation, le fait d'avoir réuni les propriétés éparses en plus grands domaines, enfin la prospérité croissante du commerce dans certains bourgs dépendant de la communauté, permirent aux moines de vaincre la crise économique que l'abbaye avait dû traverser par suite du changement de son système d'exploitation agricole. Les revenus du monastère, sensiblement diminués au début, augmentèrent dans la suite, de sorte que durant la seconde moitié du XV^e siècle, ils étaient même plus élevés qu'au commencement du XIV^e.

L'abbaye de Wąchock eut de grands mérites en protégeant le développement de l'industrie minière. Au XIII^e siècle, nous voyons les moines administrer eux-mêmes différentes entreprises, telles que des sauneries, des forges etc. Par suite du nombre insuffisant de frères convers, la communauté dut abandonner au XIV^e siècle l'exploitation directe des minerais, de sorte que la plupart de ses

entreprises industrielles dut être affermée. Au XV^e siècle, le monastère est encore propriétaire de plusieurs forges, parmi lesquelles il faut nommer celle de Krzyszowa Wola, parce qu'elle a été l'origine du développement de la bourgade industrielle de Starachowice, devenue aujourd'hui un des principaux centres de l'industrie métallurgique en Pologne.

-
10. PAGACZEWSKI JULIAN. **Ze studjów nad ikonografią św. Stanisława Kostki.** (*Recherches sur l'icônographie de Saint Stanislas Kostka*). Présenté le 20 janvier 1927, dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

Le travail ici résumé s'occupe de trois oeuvres d'art qui reflètent la vénération dont était entourée la mémoire de Saint Stanislas Kostka. L'auteur nous entretient d'abord d'une sculpture de Pierre Legros, fils, exécutée vers 1700, représentant la mort du saint, que l'on voit à l'église S. Andrea al Quirinale à Rome, dans une chapelle du couvent, qui était autrefois la cellule dans laquelle il avait rendu le dernier soupir. Il traite ensuite d'un tableau de Charles Maratta dans la même église, où nous voyons l'apparition de la Vierge à Saint Stanislas et nous parle enfin d'une petite toile ovale de Simon Czechowicz se trouvant à Rome à l'église S. Stanislao dei Polacchi, sur laquelle cet artiste a représenté la Communion miraculeuse du saint polonais. L'auteur qui a étudié la sculpture de Legros en rapport avec l'art de l'époque du baroque avancé et avec les courants d'idées se manifestant durant cette période, a fourni la preuve que Bernini avait exercé une influence passagère sur l'artiste qui habitait Rome entre 1695 et 1715, où il jouissait au début d'une bourse du gouvernement français. Legros est allé bien au-delà de Bernini en ce qui concerne l'emploi de marbres de couleur et l'a dépassé dans la voie du naturalisme. Les terres cuites de l'époque portant l'empreinte du naturalisme, ainsi que les figures de cire, fabriquées pour édifier les dévots, permettent également d'observer des caractères analogues. Le naturalisme d'alors n'était cependant pas en lui-même une fin, mais bien un moyen pour produire une plus forte impression de réalité, dans le but d'atteindre des fins d'un ordre supérieur et d'élever l'âme vers Dieu. Legros voulait certainement que les fidèles qui entraient dans l'oratoire, autrement dit dans l'ancienne cellule où était

mort Saint Stanislas, éprouvassent l'impression que le novice adolescent y rend réellement l'âme en odeur de sainteté. Les traits du saint ne sont pas ceux du portrait peint en 1568 que l'on voit à présent au château de St. Symphorien-d'Ozon (Isère). On ne sait pas, si vraiment il n'y avait pas de portrait authentique de Saint Stanislas au couvent, ou si Legros a changé à dessein les traits du saint pour des raisons d'ordre artistique. Les Jésuites ont commandé la sculpture à Pierre Legros parce qu'il était le sculpteur le plus apprécié à cette époque à Rome. Ils ne firent pas autrement, en confiant la tâche de peindre le saint à Carlo Maratta, l'écléctique le plus en vue de la seconde moitié du XVII^e et du commencement du XVIII^e siècle, lorsqu'il s'agissait de la commande d'un tableau d'autel pour la chapelle de Saint Stanislas Kostka à l'église S. Andrea al Quirinale. L'auteur a montré que le tableau de Maratta trahissait l'influence du Corrège. En effet, la tête de Saint Stanislas est une représentation travestie et légèrement maniérée de celle de Saint François dans le tableau du Corrège, où l'on voit la Madonne avec ce saint (Galerie de Dresde). Nous connaissons en Pologne deux copies, malheureusement endommagées, du tableau de Maratta; l'une se trouve chez les Jésuites de Stara Wieś, l'autre chez ceux de Stanisławów. L'auteur a enfin attiré l'attention sur la circonstance que dans son tableau, Simon Czechowicz n'avait pas suffisamment insisté sur le côté spirituel du sujet. Comme son maître Maratta, cet artiste appartenait à l'école éclectique, aussi a-t-il propagé ses principes en Pologne.

-
11. SEMKOWICZ WŁ. **Krucyfiks romański w Sirolo we Włoszech.** (*Crocifissoromanico a Sirolo in Italia*). Présenté le 13 janvier 1927, dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

Secondo la tradizione ricordata da Pruszez in: »Klejnoty Krakowa« (»Gioielli di Cracovia«) doveva trovarsi nella chiesa di San Salvatore in Zwierzyniec un meraviglioso crocifisso, proveniente dai primi tempi della cristianità, ma che più tardi fu esportato a Sirolo presso Loreto in Italia. L'immagine di questo crocifisso deve essere rappresentata da un quadro del secolo XVI, fino al giorno d'oggi conservato nella chiesa di S. Salvatore, e rappresentante la figura di Cristo in croce, vestito con un lungo abito con maniche, e ai

piedi della quale, è un suonatore inginocchiato, suonante il violino. Il fondo del quadro rappresenta un golfo marino sulle cui onde si eleva il crocifisso. Il referente allacciando si alla dissertazione del dott. Tomkowicz intitolata: »La leggendaria Santa Vilgeforte o Pensierosa e il quadro in Zwierzyniec a Cracovia.« (Rocz. Krak. T. XV), conferma che il quadro ricordato è l'immagine del celebre volto santo di Sirolo, che il referente ha avuto la possibilità di vedere e di esaminare sul posto nel tempo del suo non lontano viaggio in Italia.

Questo crocifisso, così detto crocifisso di Sirolo, si trova appunto in una chiesa nelle vicinanze della campagna numana e si accosta anche al tipo Volto santo, ma si differenzia dal lucchese, perchè la figura del Cristo in croce, presenta il tipo occidentale romanico come si trova nel periodo dal IX al XII secolo (faccia giovanile, senza barba, con gli occhi aperti, con la corona in testa, con un corto perizonio, i piedi inchiodati ognuno per conto proprio).

Il tipo della corona, così detta, corona murata, risponde all'epoca X—XI sec (simile all'ornamento della testa di Sclavinia nella celebre miniatura dell'imperatore Ottone III-o). Il crocifisso di Sirolo possiede la sua tradizione ricordante il destino del crocifisso di Lucca: deve essere opera della mano di S. Luca o anche di S. Nicodemo e venire Beyruth di dove si dice che lo abbia portato in Europa l'imperatore Carlo Magno, ma a causa di diverse peregrinazioni andò a finire nel posto di approdo a Sirolo dove più tardi fu perduto in un grande terremoto e soltanto nel 1300 fu trovato tra le rovine di quel villaggio e fu trasportato a Numana.

Cio dice la leggenda: ma storicamente le orme del crocifisso non vanno più in là della fine del secolo XV e del principio del XVI.

Il referente non esclude la possibilità che il crocifisso abbia potuto giungere a Sirolo dalla Polonia e provenire appunto dalla chiesa di S. Salvatore a Zwierzyniec. Lo esplicherebbe da questa tradizione cracoviense sulla quale è difficile passare sopra, perchè da essa fu inventato il fatto del trasporto a Sirolo passando sopra a questa circostanza l'età del crocifisso, corrisponde anche alla tradizione, riportandosi ai primi tempi della cristianità in Polonia.

Se il crocifisso fu trasportato da Cracovia in Italia, questo poti essere nel XIV-o o XV-o secolo, ma una tale possibilità non esclude che la tradizione sia artificiale e provenga dai pellegrini del medioevo pellegrinanti al vicino Loreto, celebre nel XV-o secolo.

12. SEMKOWICZ WŁADYSŁAW. **Zabytki romańskie na górze Sobótce.** (*Romanische Denkmäler auf dem Zobtenberg*). Présenté le 13 janvier 1927 dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

Der Referent hatte Gelegenheit diese Denkmäler im Herbst 1925 während seiner Reise nach Breslau zu untersuchen. In unserer Literatur haben sie bisher keine Beachtung gefunden, und auch in der deutschen erwacht das Interesse für dieselben erst in allerletzter Zeit (Dr. Lustig in den »Schlesischen Monatsheften« 1925 und im Zobten-Jahrbuch 1926). Auf dem ganzen Berg und in der nächsten Umgebung findet man zerstreut liegende Fragmente romanischer Architektur und Skulptur, welche aus an Ort und Stelle gebrochenem Granit gehauen sind. Die ersten hier gemachten Funde reichen in das XVIII. Jh. zurück, aber erst sorgfältigere Nachforschungen letzter Zeit haben eine Reihe von Denkmälern zutage gefördert, welche ein Licht auf die Zeit, aus welcher sie stammen, und auf ihren Ursprungsort werfen. Bekannt sind folgende Denkmäler: 1. sechs romanische Portallöwen und Spuren eines siebenten, 2. zwei ebensolche Bären, 3. Fragment einer Menschengestalt, vielleicht einer Frauenfigur, mit einem Fisch (die sog. Jungfrau mit dem Fisch), 4. ein Drachentrumpf, 5. unterer Teil einer Menschengestalt im langen Gewand (der sog. Mönchrumpf), 6. ein Zwillingfenster mit romanischem Säulchen, in die Wand des frühgotischen Kirchleins in Queitsch eingemauert, 7. Überrest einer Steintafel mit romanischer Majuskelschrift aus dem XII. Jh. (die jedoch infolge der zu geringen Anzahl von Buchstaben nicht zu entziffern ist), 8. eine Reihe von Steinquadern, und architektonischen Bruchstücken, von romanischen Säulen und Kapitellen. Die Gesamtzahl der in der Umgebung zerstreut gewesenen Gegenstände beträgt etwa zwanzig. Alle sind aus einem und demselben Material gefertigt, zeigen dieselbe grobe Ausführungstechnik und rühren wohl alle aus der ersten Hälfte des XII. Jhds her (worauf die Gestalt der Schrift

hinweist). Ein Teil dieser Denkmäler wurde später als Grenzsteine verwendet und mit Kreuzzeichen versehen; ein ähnliches Zeichen finden wir noch auf Felsen und Steinen des Sobótka-Berges. Sie lassen genau den Verlauf der Grenze vom Dorfe Strzygoń (Striegelmühle) bis auf den Gipfel des Berges erkennen. Diese Grenze stimmt genau mit der Beschreibung der Grenze zwischen den fürstlichen Gütern und Besitzungen der Augustiner Chorherren bei der Kirche unserer Lieben Frau auf dem Sande in Breslau, welche Beschreibung von Herzog Heinrich I. im J. 1209 angefertigt wurde (abgedruckt in Häuslers Urkundensammlung Oels). Der dort erwähnte »lapis, qui dicitur Petrey« stimmt hinsichtlich der Ortsbestimmung mit dem »Jungfrau« mit dem Fisch, auf welchem ebenfalls ein Kreuz als Grenzzeichen zu sehen ist. Der oben erwähnte deutsche Forscher Dr. Lustig betrachtet infolgedessen das Steinbild als Figur des hl. Petrus, der tatsächlich auf bayrischen Münzen aus dem XII. und XIII. Jh. nicht nur mit Schlüssel, sondern auch mit Fisch dargestellt erscheint. Nach der Ansicht des Referenten zeigt jedoch die Gestalt deutlich weiblichen Charakter und stellt eher irgend eine symbolische Gestalt vor (vielleicht das Wasserelement), dagegen läßt sich der Name des Steines »lapis Petrey« mit dem Namen des berühmten polnischen Magnaten aus der ersten Hälfte des XII. Jhds, Piotr Wlast, in Zusammenhang bringen, der auf dem Sobótka-Berg seinen Sitz hatte und der seine ganze Besitzung dem Kloster der Augustiner Chorherren vermachte. Dieses Kloster hatte er selbst gestiftet, und zwar zuerst auf dem Gipfel des Sobótka-Berges; später wurde es in das Dorf Górká am Fuß der Sobótka, endlich (aber noch vor dem Jahre 1148) nach Breslau auf den Sand verlegt. Von diesem Kloster rühren nach der Ansicht des Verfassers unzweifelhaft die oben erwähnten Bruchstücke her, denn hierauf weisen noch die vor kurzem entdeckten Spuren des Bauwerkes (Kapitelle), das aus dem nämlichen Material wie jene Bruchstücke gebaut wurde. Das Kloster wurde Schultes Meinung nach in der Zeit zwischen 1121 und 1146 gegründet, doch dürfte man annehmen, daß es wohl in den früheren Jahren dieses Zeitraumes entstanden ist und daß der noch unvollendete Bau den verheerenden Einfällen der Böhmen in den Jahren 1132—34 zum Opfer fiel, da diese bis an die Oder reichten und ein so wichtiger befestigter Punkt, wie die Burg des Piotr Wlast auf der Sobótka

gewiß nicht verschont bleiben durfte. Wahrscheinlich sahen sich die Chorherren, infolge dieser Einfälle und der Verwüstung gezwungen, nach Górká und dann nach Breslau überzusiedeln; die Steine und Skulpturen des zerstörten Bauwerkes, die nun überall zerstreut lagen, wurden zum Teil als Grenzsteine (schon 1209), zum Teil als Material beim Bau anderer Kirchen in der Umgebung (z. B. in Queitsch um das J. 1250) verwendet.

-
13. SEMKOWICZ WŁ. **W sprawie kościółka św. Feliksa i Adaukta na Wawelu.** (*Encore sur la petite église de Saint Félix et de Saint Adaucte au Wawel*) Présenté le 13 janvier 1927, dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

L'auteur de la présente communication attire l'attention sur la grande ressemblance qu'offre le style de cette construction avec celui d'une série d'églises sur la côte dalmate et dans les îles voisines (église de la Sainte Trinité à Poljada près de Split, église de Saint Guy et de Saint Donat à Zadar, église de la Sainte Croix et de Saint Nicolas à Nina). On est frappé non seulement par l'identité du style, mais par les dimensions exactement pareilles de la petite église du Wawel et de celle de Saint Krševan das l'île de Krk (Veglia). Cette dernière église qui remonte au X^e et au XI^e siècle, a probablement abrité la tombe d'un duc du pays¹. Sans vouloir exclure la possibilité que la petite église de Saint Félix et de Saint Adaucte ait eu la même destination, l'auteur n'a pas l'intention de trouver de rapports directs entre cette construction et l'église de Krk. Il se borne donc à émettre l'opinion que des influences byzantines communes, émanant de Ravenne, pouvaient se faire valoir dans l'un et dans l'autre cas, influences qui au XI^e siècle avaient agi en Pologne par l'intermédiaire d'ermites italiens.

¹ Dans un travail intitulé »Bunje, čemeri, poljarice« (Zbornik kralja Tomislava, Zagreb 1925), le Professeur C. Iveković a donné une figure représentant l'église de Saint Krševan dans l'île de Krk, ainsi que la coupe et le plan de cette construction.

14. SINKO THAD. *De Archyta Horatiano eiusque comitibus mortuis*. Présenté dans la séance du 9 mars 1927.

Zu den Beispielen, mit denen man die allgemeine Notwendigkeit des Sterbens begründet, gehört ausser Il. 18, 17 (Herakles) auch Il. 21, 106 (*κάτθανε καὶ Πάτροκλος*). Schon bei Homer entwickelte sich ein besonderer Trost-topos, wie Il. 5, 382 beweist. Diesen Topos verwendete am breitesten Lucretius III 1037 sqq, der dem Horaz bei c. I 28 vorschwebte. Archytas' Grab, das von Tarent nicht zu entfernen ist, war ihm durch Erlebniss gegeben. Nur hat er dem berühmten Mechaniker und Strategen die Züge des in Rom mehr bekannten »Sandkornmesser« Archimedes gegeben. Die mythischen Beispiele hängen zusammen mit einer Tradition, die schon Alc. frg. 73 D bekannt ist. Sie sind breiter auszuführen: Gestorben ist Tantalus, obwohl er mit den Göttern den Tisch teilte und dort Ambrosia genoss, die doch Unsterblichkeit verbürgt; gestorben ist Tithonus, obwohl er das Bett einer Göttin teilte, die ihm Unsterblichkeit versprach; gestorben ist Minos, obwohl er sozusagen als Jupiters Geheimrat fungierte Pythagoras wird erwähnt, als Beispiel eines Menschen, dem es gelang einmal das Leben wiederzugewinnen; zum zweiten mal aber starb er endgültig, wie Sisyph bei Alkaios. Solche Todesgedanken erwog Horaz nicht theoretisch, sondern im Angesicht des Todes. Er erwähnt selbst (c. III 34) drei Gelegenheiten, bei denen er sich in Lebensgefahr befand. Mit dem Sturm auf dem Sizilischen Meer ist c. I 28 zu verbinden, das hiemit zum Lebensdocument wird, wie c. I 34.

-
15. SKIMINA ST. *De Ioannis Chrysostomi rhythmo oratorio*. Présenté dans la séance du 14 février 1927.

Le travail résumé comprend les trois parties principales suivantes: 1-o) La méthode appliquée aux recherches sur le rythme; 2-o) La caractéristique du rythme de Jean Chrysostome; 3-o) Quelques exemples illustrant l'application de la méthode rythmométrique en vue établir l'authenticité des écrits.

L'auteur se livre à des considérations en rapport avec la mé-

thode d'étudier le rythme, parce que les procédés, peu nombreux du reste, qu'on a employés jusqu'ici, ne sauraient le satisfaire entièrement. C'est pourquoi il réclame l'application d'une méthode comprenant trois sortes de comparaisons différentes. Il faudrait en effet comparer entre elles: 1-o) différentes parties de la même oeuvre, 2-o) différentes oeuvres du même écrivain, enfin 3-o) diverses oeuvres de différents écrivains. On arriverait ainsi à disposer de critères applicables: 1-o) à la chronologie des écrits de l'écrivain étudié; 2-o) à la critique du texte et 3-o) à la question relative à l'authenticité des oeuvres examinées. Des statistiques minutieuses seraient l'instrument dont se servirait cette méthode.

Le prose dont il s'occupe, n'est pas la prose grecque »rythmique« qui tient compte de la quantité des syllabes, mais celle de l'époque plus avancée qui s'appuie sur l'accent des mots. Telle est en effet la prose de Jean Chrysostome. Comme le texte, l'auteur de celui-ci et le lecteur en lisant, font des pauses, il nous faut tenir compte également dans nos recherches des divisions qui en résultent. Nous pourrions distinguer il est vrai beaucoup d'espèces de pauses, toutefois, si nous le faisons, nous risquerions de traiter le problème d'un point de vue subjectif. C'est pourquoi il paraît indiqué de se borner à distinguer deux espèces de pauses, notamment les pauses fortes au bout des périodes, et les pauses légères qui coïncident avec la fin des phrases et de leurs parties. En adoptant cette division, nous obtenons des mots appartenant aux clausules principales et aux clausules secondaires, ainsi que d'autres, se trouvant en dehors d'elles dans le texte. Ces trois espèces de mots fournissent un matériel suffisamment abondant pour établir des comparaisons permettant de connaître les tendances rythmiques de l'écrivain. Le rythme s'appuyant sur l'accent est produit par les accents de deux mots voisins; l'union de deux mots que l'auteur appelle primaires

(... ˘ , ; ... ˘ ~ , ; ; ... ˘ ~ ~ ,)

(*vocabula superiora*) et secondaires

(... ˘ ; ; ... ˘ ~ ; ; ... ˘ ~ ~)

(*vocabula posteriora*), donne différents intervalles, nommés formes. Suivant le nombre des syllabes non accentuées, séparant ces deux syllabes accentuées, nous avons les formes 0, 1, 3, 4, 5... En dehors des syllabes accentuées et non accentuées, il faut en-

core tenir compte dans le rythme des mots qui produisent les formes. Or, le rapport des aspects rythmiques de deux formes voisines, donne une combinaison nouvelle que nous appellerons type. Il y a plusieurs espèces de types dans chaque forme; il y en a trois dans f0, six dans f1 et neuf à partir de f2. Après nous avoir entretenu des mots qui perdent l'accent dans le rythme de la phrase, l'auteur cite des exemples indiquant comment il faut diviser le texte, et examine la façon de dresser les tableaux rythmométriques.

La deuxième partie du travail résumé, est consacrée à la caractéristique du rythme de Jean Chrysostome et s'occupe surtout de ses particularités, capables de nous rendre service, lorsqu'il s'agit d'établir la chronologie et l'authenticité des écrits. Dans ses recherches, l'auteur s'est appuyé sur 20 écrits de Jean. 10 écrits provenant de différentes périodes de son activité littéraire, qui donnent toutes les garanties non seulement en ce qui concerne l'authenticité, mais aussi d'avoir été publiés par Chrysostome, servirent à former une première série, tandis que les 10 autres, pris au hasard, permirent de former une seconde, après quoi l'auteur a dressé des tableaux synthétiques pour chacune des deux séries. En comparant les tableaux correspondant à l'une et à l'autre série, on constate, sans que le moindre doute soit possible, qu'elles s'accordent entre elles, et qu'elles proviennent du même écrivain. Cette comparaison fournit par conséquent la preuve de l'utilité des recherches rythmométriques. Lorsqu'on passe en revue les différents écrits de Chrysostome, on s'aperçoit 1-o), que dans sa jeunesse il avait un goût marqué pour le type $\sim \sim, \dots \sim$, surtout dans f2 ($\sim \sim, \sim \sim$: $\gamma \acute{\epsilon} \mu \omicron \nu \epsilon \omicron \tau \acute{\iota} \nu, \beta \alpha \delta \acute{\iota} \xi \epsilon \iota \nu \omicron \delta \acute{\omicron} \nu$), mais qu'il le perdit peu à peu, jusqu'à avoir évité ce type dans la suite; 2-o) que les types terminés par une syllabe accentuée, étaient en général favorisés par lui tant qu'il était jeune. Nous obtenons ainsi des critères applicables à la chronologie. Pour se procurer un moyen de juger de l'authenticité des écrits, l'auteur a comparé le rythme de Jean Chrysostome avec celui de Saint Paul, de Libanius et de Grégoire de Nysse. Il put constater ainsi les traits suivants, caractéristiques pour Chrysostome: 1-o) cet écrivain manifesta une prédilection pas très forte pour f2; 2-o) il évite plutôt f3; 3-o) il affectionne les mots secondaires (*v. posteriora*), oxyto-

niques, enfin 4-o), en augmentant le nombre des mots ,... ˘ , il diminue celui des mots ,... ˘ ˘ et à l'inverse.

Dans la troisième partie de son travail, l'auteur s'appuie sur les tendances rythmiques observés et décrites chez Chrysostome, pour citer quelques exemples de critique négative qui permettent de nier l'authenticité de certains écrits qu'on lui avait attribués. Il considère par conséquent comme non authentiques, parce qu'incompatibles avec les particularités du rythme, les écrits suivants: 1-o) De angusta porta (Migne, Chrys. III 41—48), 2-o) De Poenitentia IX (M. II 343—347), 3-o) In I. Cor. 15, 28 (Zeitschr. f. kath. Theol. 31 (1907), 14—171), 4-o) In illud, Si filius Dei es (M: X 683—688). Ce dernier écrit s'accorde absolument sous le rapport du rythme, avec le rythme de Nestorius. Quoique l'auteur soit convaincu de l'utilité des recherches rythmométriques pour les études critiques (la rythmométrie de Chrysostome ne nous apprend rien en ce qui concerne la critique du texte), d'autre part, le fait n'en est pas moins certain à son avis qu'on ne peut espérer résoudre tous les problèmes par cette méthode. La rythmométrie ne peut fournir qu'un seul des critères applicables; parfois, surtout lorsqu'on est en présence d'un écrit très court, ou d'une oeuvre manifestant des tendances particulières, telles que les tendances rhétoriques ou stylistiques, ce critérium cesse même d'en être un.

-
16. SZYDŁOWSKI TADEUSZ. **Rotunda pod wezwaniem ś Jana Chrzciciela w Grzegorzewicach.** (*La rotunde sous le vocable de Saint Jean Baptiste à Grzegorzewice*). Présenté le 3 mars 1927, dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

Dans la localité appelée Grzegorzewice, située au pied des montagnes de la Sainte Croix, nous voyons sous forme de choeur de l'église paroissiale actuelle, une petite église ancienne dont la structure est aussi primitive qu'archaïque. Cette construction en moellon, se composait autrefois d'une petite nef ronde à voûte en coupole, ainsi que d'une abside à demi-voûte, dans laquelle était placé l'autel. Ce n'est que dans cette abside qu'on aperçoit aujourd'hui une voûte, vu que dans la nef, elle a été remplacée par un plafond. Le seul détail architectonique ancien, est représenté dans l'abside par une petite fenêtre ronde, légèrement déformée

à une époque plus récente. Au commencement du XVII^e siècle, on agrandit l'église en construisant une nef carrée; les murs furent couverts de plâtre, des moulures font depuis le tour de l'édifice et des toits nouveaux couvrent ses différentes parties.

Quoique les renseignements historiques semblent indiquer que la petite église ronde n'a été construite que pendant la première moitié du XIV^e siècle, l'analyse de son architecture et le fait de l'avoir comparée avec celle des églises semblables en Bohême, permirent à l'auteur de supposer qu'elle remontait à une époque bien plus ancienne, notamment à la seconde moitié du XI^e ou au plus tard, au commencement du XII^e siècle. Les procédés techniques primitifs dont on s'est servi pour élever les murs, de même que l'absence de tout détail architectural capable de témoigner que nous sommes en présence d'une oeuvre du XIV^e siècle, paraissent parler en faveur de cette supposition; en revanche, le fait que l'église ronde, privée d'un choeur, possède seulement une abside et correspond exactement à un type connu p. ex. en Bohême, où comme le prouvent plus de vingt édifices de ce genre parvenus jusqu'à nous, il était répandu entre la fin du IX^e et la moitié du XI^e siècle — ce fait nous amène à conclure que la rotonde de Grzegorzewice doit être considérée comme une preuve que ce type de constructions était également assez fréquent en Pologne. Or, ce n'est que pendant la période la plus ancienne de notre architecture, que ce genre de constructions pouvait être répandu dans notre pays.

Si les renseignements tirés des sources nous parlent de la rotonde de Grzegorzewice comme d'une construction datant du XIV^e siècle, ils peuvent se rapporter à la restauration ou à l'agrandissement de l'église paroissiale, qui n'avait pas été le siège d'une paroisse au début.

-
17. SZYDŁOWSKI TADEUSZ. **O architekturze cysterskiej w Polsce z końcem XII-go i w pierwszej połowie XIII-go wieku.** (*De l'architecture des moines cisterciens en Pologne, vers la fin du XII-e et durant la première moitié du XIII-e siècle*). Présenté le 3 février 1927, dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

Nous voyons les moines cisterciens s'établir pour la première fois en Pologne en 1140 ou en 1149. Ce fut Jean, évêque de

Breslau, de la race des »Gryfici« qui les fit venir de Morimond, pour les établir dans son domaine héréditaire de Brzeźnica, appelé ensuite Jędrzejów (dans les environs de Kielce). Pendant la seconde moitié du XII-e siècle, les cisterciens s'établirent également à Sulejów, à Wąchock et à Koprzywnica, où ils fondèrent des succursales de leurs maisons-mères en Bourgogne, mais on voit en même temps naître en Pologne une série de succursales allemandes du même ordre. Les Cisterciens français, fixés dans les quatre localités mentionnées, y entreprirent une série de constructions dans le courant de la première moitié du XIII^e siècle, aussi les églises et les monastères grandioses qu'ils fondèrent témoignent-ils aujourd'hui de cette activité. L'église de Jędrzejów fut transformée au XVIII^e siècle et adaptée au style baroque, tandis que trois autres églises ont à peu près gardé leur aspect primitif, sans subir de modifications plus sérieuses. Des vestiges plus ou moins importants des anciennes constructions quadrilatérales qui touchaient aux églises et formaient autrefois les monastères, sont toujours encore conservés.

Il y a plusieurs dizaines d'années que Ladislas Łuszczkiewicz a consacré des études approfondies à ces constructions. Cet auteur a voulu fournir des arguments à l'appui de la théorie, suivant laquelle elles seraient l'oeuvre d'une seule école française d'architecture, d'un seul groupe d'artistes et d'artisans, qu'on aurait fait venir de France vers 1200. Ceux-ci auraient entrepris d'élever dans l'espace d'à peu près dix ans l'ensemble des bâtiments constituant une église et un monastère et auraient exécuté ces travaux tour à tour dans chacune des localités nommées. Ils auraient commencé leur tâche à Jędrzejów, l'auraient continuée ensuite à Koprzywnica et à Sulejów, pour la terminer enfin à Wąchock.

Łuszczkiewicz a étayé sa théorie par des arguments tirés de l'analyse de l'architecture et par l'interprétation des sources historiques, aussi peu nombreuses que peu claires dont il disposait.

L'auteur de la présente communication a fourni la preuve que l'analyse approfondie de l'architecture militait contre la théorie des constructions successives et qu'en particulier, elle contredisait l'opinion suivant laquelle les édifices élevés à Wąchock seraient relativement les plus récents et révéleraient un art arrivé à un plus haut degré de développement. Il réussit également à trouver des documents historiques inconnus jusqu'ici, permettant de fixer l'époque à laquelle

remontent les constructions cisterciennes en Pologne. Suivant l'auteur, pour construire l'église de Sulejów, la plus récente de toutes, terminée en 1232, on se servit pour la première fois de briques comme de matériel supplémentaire, tandis que les autres églises et monastères furent entièrement construits en pierre de taille.

En développant l'hypothèse qui fait remonter à peu près à la même époque les constructions situées dans les trois autres localités, l'auteur a insisté sur l'impossibilité d'élever des édifices aussi vastes et aussi soigneusement exécutés, comprenant une grande église et au moins une aile du monastère, dans un espace de temps aussi court qu'une période de dix ans, surtout que les conditions d'alors opposaient des difficultés énormes à des entreprises pareilles, même lorsque l'organisation du travail ne laissait rien à désirer.

Łuszczkiewicz avait admis que les constructions cisterciennes de notre pays étaient exclusivement l'oeuvre d'architectes et d'artisans français, recrutés parmi les membres de l'ordre et qu'elles étaient absolument indépendantes du développement de l'architecture locale; or, l'auteur de la présente communication a insisté au contraire sur la nécessité de supposer des rapports avec l'art local, car il ne paraît guère probable qu'on ait pu faire venir de France un si grand nombre de personnes indispensables à l'exécution de ces travaux. Du reste, les caractères propres à ces édifices, dont le style en retard par rapport à celui de l'époque, ne peut s'expliquer que par l'influence des traditions locales, parle également en faveur de cette supposition.

Déjà vers la moitié du XII^e siècle, nous voyons l'architecture cistercienne en Bourgogne manifester un caractère essentiellement gothique, tandis que les constructions des Cisterciens en Pologne, quoique plus récentes de plusieurs dizaines d'années, portent encore indubitablement l'empreinte du style roman. Les moines cisterciens devaient envoyer certainement de Bourgogne des artistes capables de diriger les travaux en Pologne, toutefois pour les exécuter, ils engageaient probablement des gens du pays, qui avaient donné des preuves suffisantes de leurs connaissances artistiques. D'accord avec ce que nous apprenons par Długosz, il pouvait y avoir des Cisterciens italiens parmi les artistes venus de l'étranger, vu que les constructions cisterciennes à Wąchock, à Koprzywnica et en partie aussi à Jędrzejów, offrent

certaines analogies avec les édifices élevés par les Cisterciens en Italie, analogies provenant du reste de la même source en Bourgogne.

Le plan des églises dont nous nous occupons, s'inspire du type le plus simple et le plus répandu, propre aux constructions cisterciennes. Nous y voyons des voûtes à ogives et ce n'est qu'à Jędrzejów que nous trouvons encore une voûte à arêtes. En dehors de leur solidité, ces constructions se distinguent par la simplicité des formes architecturales et par une décoration sobre qui ne manque toutefois pas d'élégance, lorsqu'il s'agit des ornements décorant les chapiteaux et les consoles, surtout dans les salles capitulaires. La composition architectonique des murs des nefs, ainsi que certains détails, semblent indiquer qu'il faut chercher dans l'église cistercienne de Pontigny en Bourgogne, le prototype dont s'inspiraient dans une certaine mesure les églises des moines de Cîteaux en Pologne; néanmoins, pour exécuter ces constructions, on fit appel aux traditions de l'architecture locale qui au commencement du XIII^e siècle était encore restée fidèle aux formes de l'art roman.

-
18. SZYDŁOWSKI TADEUSZ. **Odkrycie części kościoła romańskiego w Jędrzejowie.** (*Les parties d'une église romane, découvertes à Jędrzejów*) Présenté le 3 février 1927, dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

An cours de ses recherches sur l'église autrefois cistercienne à Jędrzejów, l'auteur réussit à découvrir des parties jusqu'ici inconnues d'une construction antérieure à la basilique consacrée vers 1210. C'est dans l'enceinte d'un bâtiment autrefois congréganiste de l'ancien monastère touchant au mur ouest de l'église, que furent trouvés ces vestiges. On vit alors qu'il y avait anciennement à cet endroit une petite église en pierre de taille à une nef. Elle avait une abside en hémicycle avec un jubé à étage, au-dessus duquel s'élevait une tour octogonale. Pendant la construction de la basilique à trois nef, on n'avait respecté que l'abside avec le jubé et la tour; on laissa également intacts les angles des murs de la nef qui furent englobés dans le nouvel édifice. Au cours des transformations ultérieures, la voûte au-dessus du jubé fut

rehaussée, une partie de la tour démolie, et l'on construisit contre le mur extérieur le bâtiment réservé à l'abbé. Déformée, masquée à l'intérieur par les orgues, cachée extérieurement par le bâtiment abbatial, la partie la plus ancienne de l'église de Jędrzejów avait échappé aux regards des savants. Ce fragment d'architecture récemment découvert, rappelle d'une façon frappante la partie ouest de l'église romane de Prandocin, non loin de Słomniki, aussi ces deux constructions paraissent-elles unies par des rapports étroits. Celle de Jędrzejów est plus ancienne, comme le prouvent la façon plus primitive de tailler les blocs de pierre, ainsi que l'absence de certains détails d'architecture qu'on n'aurait certainement pas négligés dans une construction plus récente.

Les documents concernant la ville de Jędrzejów nous apprennent qu'au commencement du XII-e siècle, avant que les Cisterciens se fussent établis dans cette localité, il y avait là déjà une église et qu'entre 1166 et 1167, on consacra l'église des moines de cet ordre. L'église récemment découverte pourrait bien être une de ces constructions. Il paraît cependant très probable qu'elle date du commencement du XII-e siècle et représente ce qui reste de l'ancienne église paroissiale, agrandie par les Cisterciens en 1166. Elle fut démolie après quelques dizaines d'années, sauf la partie ouest, qui est parvenue jusqu'à nous.

-
19. VOGELÓWNA D. **Znaczenie poznawcze sztuki u Hegla i jego modyfikacje u J. Kremera.** (*Der Erkenntniswert der Kunst bei Hegel u. dessen Modifikation vom polnischen Denker Joseph Kremer*). Présenté dans la séance du 8 janvier.

Die Thesis der Abhandlung enthält eine positive Antwort auf die vom Thema angedeutete Frage, die Feststellung nämlich, ob Hegel — bzw. Kremer — der Kunst einen Erkenntniswert zusprechen. Dies aber ist gleichbedeutend mit der Zuerkennung einer analogen Rolle der Philosophie u. der Kunst

Diese Konzeption bedeutet, daß eine Anzahl Konstruktionen, durchgeführt im Formelement und zu einer Ganzheit verbunden — ein Erkenntnisssystem darstellt.

Vom Erkenntnisssystem in bezug auf die sinnliche Form kann aber nur unter Annahme eines spezifischen Erkenntnisbegriffes, gesprochen werden.

Die Analyse dieses Begriffes, wie er uns bei Hegel entgegen-trifft, führt zur Gleichsetzung der Begriffe: Erkennen und Bestimmen überhaupt. Diese Umfangserweiterung des Erkenntnisbegriffes führt zu der Annahme, daß die Möglichkeit bestehe: den Erkenntnisgegenstand auf verschiedene Weise zu erkennen, da dann die Möglichkeit gegeben ist, ihn vermittels verschiedener Bestimmungstypen zu bestimmen, demBegriffe gleichwertig wird als Bestimmungsmittel die sinnliche Form sein. Es wird der Nachweis erbracht, daß Hegel diese Schlußfolgerung des Satzes vom Erkennen als Bestimmen ausgesprochen hat.

Solange der Erkenntnisgegenstand Anfang und Aufgabe des Erkennens ist, d. z. solange der Gegenstand noch nicht auf irgendwelche Weise bestimmt oder erkannt wurde, tritt bei Hegel im Terminus »Absolutum« auf. Er kann als »Leere« oder »Nichts« definiert werden. Die philosophische Erkenntnis ist in einem Definitions-Komplex enthalten; die Erkenntnis überhaupt: in einem Bestimmungs-Komplex schlechthin.

Die Umschreibung des Erkenntnisgegenstandes als des unbestimmten Anfangs jeder Bestimmung macht verständlich: 1° Die Theorie vom Erkennen als Absolutum-Bestimmen, resp. als Definieren des Absoluten, wo es sich um begriffliche Erkenntnis handelt; 2°. Die Fassung eines Systems als eines Definitions-Komplexes, resp. eines Bestimmungs-Komplex des Absoluten überhaupt, in welchem die Bestimmungen auf grund der fortschreitenden Konkretheit verbunden werden. 3°. Sie führt zur Formulierung einer in dieser Erkenntnistheorie implicite enthaltenen Theorie von der spezifischen Wirklichkeit, welche vom jeweiligen Bestimmungselement abhängt. 4°. Sie erklärt den Satz über die »Entwicklung der Realität aus dem Begriffe«, welcher gewöhnlich im wörtlichen Sinne genommen wird. Die Umfangserweiterung des Erkenntnisbegriffes auf das Bestimmen überhaupt führt zur Umfangserweiterung des »Ding« — Begriffes auf jede Konkretheit überhaupt. Nur insofern kann von »der Entstehung der Dinge aus dem Begriffe« gesprochen werden, wenn Begriffe als »Dinge« behandelt werden, und die erste Definition, welche den Ausgangspunkt weiterer Definitionen darstellt, noch eine abstrakte Bestimmtheit enthält, also noch kein »Ding« ist. Eine Festsetzung von Regeln, denen das philosophische System unterworfen ist — bietet die Möglichkeit festzustellen, ob und inwiefern die Anordnung sinn-

licher Formkonstruktionen einem Erkenntnisystem entspricht. Die Analyse weist diese Regeln am System der Form nach, wodurch dieses als gleichwertig dem System der Begriffe dargetan wird.

Diese Regeln sind zurückführbar auf die Regel vom Kreis; diese besagt, daß die fortschreitende Bestimmungen-Reihe durch eine letztmöglich geschlossen wird, welche unüberschreitbar ist. Diese Bestimmung ist die letztmögliche in Hinsicht auf das angewandte Bestimmungselement und kehrt in ihrer Struktur zur Anfangsbestimmung zurück. Diese Regel bedeutet: es ist möglich, vermittels eines jeden der drei von Hegel angenommener Bestimmungstypen eine vollständige Erkenntnis des Absolutum zu erreichen.

Die Konsequenzen der Thesis von der vollständigen Erkenntnis, welche innerhalb eines jeden Bestimmungselementes erreichbar ist, und der Thesis von der spezifischen Wirklichkeit eines jeweiligen Systems lauten: 1. Man kann unmöglich ein Erkenntnis-system durch ein anderes ersetzen, sofern ein jedes einen spezifischen vom Bestimmungstypus abhängigen Inhalt des Absolutum und somit eine andere Wirklichkeit enthält. 2. Man kann unmöglich ein System durch ein anderes fortsetzen der Tatsache gegenüber, daß jedes System eine vollständige Erkenntnis enthält, also zur letztmöglichen Definition des Absolutum gelangt; daß ferner ein jedes mit einer ersten Definition in seinem Element beginnen muß, nicht aber die letzte Definition eines anderen Systems weiter differenzieren kann. Diese Behauptung besagt — wenn wir sie auf das Problem vom Ende der Kunst anwenden — daß von einem absolutem Aufhören des Erkennens durch sinnliche Form, wo eine begriffliche möglich ist, nicht gesprochen werden kann — im Sinne Hegels nämlich.

Es werden ferner einige spezielle Fragen erörtert, und zwar: 1. Das Problem des Verhältnisses von Form und Inhalt innerhalb eines Werkes; die Theorie vom Erkennen als Bestimmen des Unbestimmten macht die Theorie von der Identität beider Momente und von der Relativität der Namen verständlich. 2. Das Problem der Deformation jener Wirklichkeit, welche in gewöhnlicher Erfahrung als solche auftritt. Ihre Rolle als Bestimmungsmittel macht die »gewöhnliche« Struktur dieser Wirklichkeit belanglos. 2. Das Verhältnis des Begriffes als reiner Form und der Form im engeren Sinne und ihr Verhältnis dort, wo sie

Gegenstände spezieller Wissenschaften (Logik u. Ästhetik) werden. Die Verschiedenheit der Systeme von Hegel u. Kremer wird auf den Unterschied der Erkenntnisgegenstände zurückgeführt. Das Absolutum im System Kremers weist, bevor es noch erkannt wurde, d. h. bevor es noch irgendwie bestimmt wurde — eine einfache Bestimmtheit auf, welche es einerseits der Hegel'schen »Idee«, andererseits dessen »falscher Unendlichkeit« nahestellt.

Die Eigenartigkeit in der Behandlung des vielfach erörterten Themas läßt sich auf zwei Momente zurückführen: 1. Die Theorie vom Erkenntniswort der Kunst bei Hegel wird auf die Definition seines Erkenntnisbegriffes basiert. 2. Zum Beweis wird eine konstruktive Methode gebraucht, welche darin besteht, daß die Konsequenz der Thesis vom Erkennen zunächst abstrakt gezogen und daß erst dann festgestellt wird, ob sie wirklich von Hegel gezogen wurde.

Außer der Aufgabe: eine sogen. Interpretation des Hegel'schen Systems zu geben, hat die Abhandlung eine Zweite: eine spezifische Methode zu exemplifizieren. Diese Methode beruht auf einem Postulat, keine Reproduktion des gegebenen Systems zu bieten und keine Zurückführung seiner Begriffe auf ihm fremde und äußerliche zu versuchen, sondern es wird gefordert, bei der sogen. Interpretation eines historisch gegebenen Systems Wirklichkeit zu formulieren, welche das System durch seine einzelnen Anschauungen, Behauptungen und Begriffe zeigt.

BIBLIOGRAPHIE POUR JANVIER—MARS 1927.

ŁOS JAN: Pisownia polska. Przepisy; słowniczek. Wydanie VII poprawione, dokonane na podstawie protokołów urzędowych. Kraków 1927, 8-o, str. 111. (*L'orthographe polonaise, Règles, vocabulaire. VII^e édition revue, publiée d'après les procès-verbaux officiels. Cracovie 1927, 8-o 111 p.*)

Prace Komisji Etnograficznej Polskiej Akademji Umiejętności, nr. 1. Kraków 1927, 8-o, str. 121. (*Travaux de la Commission Ethnographique de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, nr. 1. Cracovie 1927, 8-o, str. 121 p.*)

Treść: ZABORSKI BOHDAN: O kształtach wsi polskiej i ich rozmieszczeniu. (*Contenu: Zaborski Bohdan. Sur les formes du village polonais et sur leurs disposition*).

Rocznik Polskiej Akademji Umiejętności. Rok 1925/1926. Kraków 1927, 8-o, str. XLI i 126 (*Annuaire de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Année 1925/1926. Cracovie 1927, 8-o, XLI + 126 p.*).

Treść: Skład P. A. U., str. I. — Sprawozdanie z czynności Akademji od czerwca 1925 do czerwca 1926, str. 3. — Posiedzenie publiczne 16 czerwca 1926: Przemówienie Prezesa Jana M. Rozwadowskiego, str. 49. — Sprawozdanie Sekretarza Generalnego St. Wróblewskiego, str. 57. — Szafer Władysław. Jak powstał kwiat w przyrodzie (Odczyt), str. 73. — Nagrody, str. 104. — Sprawozdanie i wnioski co do nagród ś. p. Probusa Barczewskiego, F. Jasińskiego i W. Łozińskiego, str. 108. — Wykaz stosunków Akademji z innymi instytucjami naukowymi, str. 109. (*Contenu: La composition de l'Ac. Pol. d. Sc. et d. Let., p. I — Compte rendu de l'activité déployée par l'Académie de juin 1925 à juin 1926, p. 3. — Discours de Mr. Jean M. Rozwadowski, président, p. 49. — Compte rendu de Mr. Stanislas Wróblewski, secrétaire général, p. 57. — Szafer Ladislas. Comment la fleur s'est-elle formée dans la nature? (Conférence), p. 73. — Les prix, p. 104. — Comptes rendus et conclusions relatifs aux prix Probus Barczewski, F. Jasiński et W. Łoziński, p. 105. — Les rapports de l'Académie avec d'autres institutions scientifiques, p. 109.*)

Table des matières.

	Page
Comptes-rendus de l'Académie pour janvier-mars 1927	I
Bibliographie pour janvier-mars 1927	45
Résumés	3
1. Bobkowska Wanda : Neue Strömungen (Pestalozzismus und Lankastrismus) im polnischen Volksschulwesen am Anfang des XIX. Jahrhunderts	3
2. Buczowski Kazimierz : 1-o) Sur les sgraffites en Pologne, 2-o) Sur une console décorée de trois lions à l'église Saint Jean à Gniezno	8
3. Fijałek Jan (abbé): Les origines de la censure des livres et imprimés dans l'Église catholique-romaine en général et en Pologne en particulier.	9
4. Furmankiewiczówna K. : La tour romane de Mogilno	14
5. Jachimecki Zdzisław : La partie musicale du cantique »Bogurodzica»	15
6. Jarosławiecka Marja : Die dekorativen Skulpturen der Kathedrale in Breslau	18
7. Kruszyński Tadeusz (abbé): Das Ornat und die Dalmatiken aus Żywiec und ihre holländische Herkunft	19
8. Lepszy Leonard : André Mackensen, orfèvre des rois de Pologne et l'argenterie dite »du trésorier«, de la famille Krasiński	21
9. Niwiński M. : La fondation de l'abbaye de Wąchock et l'histoire de sa dotation jusqu'à la fin du moyen âge	22
10. Pagaczewski Juljan : Recherches sur l'iconographie de Saint Stanislas Kostka	27
11. Semkowicz Władysław : Crocifisso romanico a Sirolo in Italia	28
12. Semkowicz Wl. : Romanische Denkmäler auf dem Zobtenberg	30
13. Semkowicz Wl. : Encore sur la petite église de Saint Félix et de Saint Adaucte au Wawel	32
14. Sinko Thad. : De Archyta Horatiano eiusque comitibus mortuis	33
15. Skimina St. : De Ioannis Chrysostomi rhythmo oratorio	33
16. Szydłowski Tadeusz : La rotonde sous le vocable de Saint Jean Baptiste à Grzegorzewice	36
17. Szydłowski Tadeusz : De l'architecture des moines cisterciens en Pologne, vers la fin du XII-e et durant la première moitié du XIII-e siècle	37
18. Szydłowski Tadeusz : Les parties d'une église romane, découvertes à Jędrzejów	40
19. Vogelówna D. : Der Erkenntniswert der Kunst bei Hegel u. dessen Modification vom polnischen Denker Joseph Kremer	41

